

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1757.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

———
M D C C L V I I.





JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1757.



PLAINTE DE LA PAIX.

Traduite du Latin d'ERASME*.

C'est la Paix qui parle.

SI les Mortels trouvoient leur compte à me
hair, & à me chasser du milieu d'eux,
come ils font, bien que je l'aie si peu mérité,
je me contenterois de déplorer ici l'injure
de mon sort, & leur iniquité. Mais come en
me chassant, ils éloignent d'eux par cela même
la Source de tout Bonheur, & s'attirent un
Océan de calamités, j'ai plutôt à déplorer
leur malheur, que l'injure qu'ils me font;
& tandis que j'aurois bien mieux aimé
n'avoir qu'à me plaindre d'eux,

* Tom. IV. p. 626.

je me vois réduite à les plaindre eux mêmes, & à gémir de leur sort. Car s'il est inouï qu'on veuille éloigner de soi un tendre Ami ; s'il y a de l'ingratitude à hair un Bienfaiteur ; s'il y a de l'impiété à affiger la Mère & la Conservatrice comune des Homes ; n'est-ce pas le comble de la démence, que l'on s'envie à soi même tant de précieux avantages qui m'accompagnent sans cesse, & qu'à leur place on prenne plaisir à s'attirer tous les maux les plus affreux ? Des Scélérats excitent le courroux ; cela est tout naturel ; mais envers des Furieux, que reste-t-il sinon de gémir de leur état ? Quand ce ne seroit que parce qu'ils n'en sont point touchés eux mêmes, & qu'ils ne sentent point leur propre malheur ; car s'est souvent le commencement de la guérison, que de sentir toute la violence de son mal.

En effet si je suis cette douce Paix, célébrée des Anges & des Homes ; si je suis la Source, la Mère, la Nourricière, la Conservatrice & même la Multiplicatrice de tous les Biens du Ciel & de la Terre ; si sans moi rien n'est beau, doux, stable, pur, saint, aimable aux Homes, ni agréable à Dieu : Si en échange la Guerre est une Mer immense de tous les Maux imaginables ; si c'est une prompte destructrice de tous les Biens, & qu'elle

qu'elle convertisse en amertume les plus grandes douceurs : Si par elle même c'est la ruine de toute Piété & de toute Religion ; si c'est tout ce qu'il y a de plus funeste aux Hommes , & de plus odieux à Dieu , dites moi, je vous conjure, qui pourroit envisager comme Hommes , come étant le moins du monde en leur bon sens , des gens qui , me sachant ce que je suis , s'étudient & s'empressent , à si grands frais , avec tant de soins , de machinations , & de périls , à me chasser du milieu d'eux, & prennent plaisir à acheter si cher tant de maux ? Si j'étois ainsi méprisée des Bêtes féroces , je le supporterois plus aisément, & imputerois ce mépris à la Nature elle même , qui leur auroit donné cette humeur intraitable. Si j'étois ainsi haïe des autres Animaux brutes , je le pardonerois à leur ignorance ; puis qu'ils sont destitués de cette intelligence , qui seule peut conoitre mes faveurs & en sentir le prix. Mais, ô indignité, ô excès de monstruosité ! la Nature a créé l'Homme, seul animal doué de raison & d'une divine intelligence , seul capable d'une bienveillance & d'une concorde réfléchie ; & cependant il n'y a point de Bêtes si féroces , ni d'Animaux si brutes , où je ne trouve plutôt accès que chez l'Homme !

Oui , tandis qu'on voit les Globes célestes

tes, conserver entr'eux depuis tant de Siècles un ordre si constant, malgré la diversité de leurs mouvemens; tandis qu'on voit les Elémens, malgré leur opposition & leur contrariété naturelle, garder entr'eux tant d'harmonie & un si parfait équilibre; tandis qu'on voit les Animaux destitués de raison vivre en bone intelligence, chacun avec ceux de son espèce; les Eléphans paitre paisiblement par troupeaux réunis, sans parler des Brébis, des Pourceaux mêmes, & autres bestiaux qui en font autant; tandis qu'on voit tant d'Oiseaux de passage passer d'un climat en un autre, par vols rassemblés; les Cicognes tenir entr'elles des espèces de conférences & de comices, & les Daufins se secourir les uns les autres par de bons offices mutuels; (& que n'aurois-je pas à dire de la police si connue & de la merveilleuse union des Abeilles, de même que des Fourmis;) tandis qu'on voit les Loups, les Sangliers, les Tigres, & les Animaux les plus féroces, vivre en paix, chacun avec ceux de son espèce; les Homes, qui plus que tous les autres animaux auroient si bone grace à vivre en union, & qui plus que tous en auroient tant besoin; les Homes, dis-je, sont les seuls que, ni la Nature, si efficace & si puissante d'ailleurs, ni l'éduca-

tion,

tion , ni le concours de tant d'avantages qui leur en reviendroient , non plus que l'expérience de tant de maux auxquels ils font sujets , ne peuvent amener à l'union & à un amour mutuel. Ce sont cependant les seuls qui , outre la Raison , aient reçu la faculté de la parole , de tous les moïens d'union le principal & le plus éficace ; les seuls qui aient reçu en comun les semences des Sciences & de toutes sortes de Vertus ; une inclination à une mutuelle bienveillance ; enforte que naturellement on prend plaisir à être aimé , & à rendre service à autrui , même sans vüe d'aucune récompense ; à moins que , transporté par les passions , come par autant de coupes de *Circé* , l'Home ne soit come changé en Bête féroce. De là vient aussi , que tout ce qui est de la bienveillance mutuelle , se nomme ordinairement *humanité* ; en forte que ce mot désigne moins la Nature humaine , que des mœurs dignes de cette même Nature. Outre cela la Nature a donné à l'Home les larmes , come un indice de placabilité , en ce qu'elles peuvent aisément faire rentrer en grace ceux qui ont eü le malheur d'offenser quelqu'un , & d'ofusquer de quelques nuages la sérénité de l'amitié. Non contente de tous ces attraits à une bienveillance mutuelle , la Nature a

voulu que l'amitié fut non seulement douce & agréable à l'Homme, mais même nécessaire. C'est pour cela qu'elle a tellement partagé les Talens du corps & de l'esprit, qu'il n'y eût personne qui les eût tous, & qui de tems en tems n'eût besoin du secours de ceux du plus bas rang; de plus, elle n'a point donné à chacun les mêmes talens, ni dans le même degré; afin que cette inégalité donat lieu à des liaisons & des amitiés mutuelles, qui la compensassent. C'est dans le même but que les divers pays produisent des choses diverses, pour que leur simple usage nous portât par lui même à de mutuelles liaisons. La plûpart des autres animaux, la Nature les a pourvûs d'armes & de défenses, tandis que l'Homme s'en voit totalement déstitué; elle l'a créé foible, & tel qu'il ne sauroit absolument pourvoir à sa sûreté, que par des liaisons & des alliances réciproques. La nécessité a fait naître les Villes & les Républiques, afin qu'on pût, à forces réunies, se garrantir des Bêtes féroces & des Brigands; & c'est cette même nécessité qui oblige ces mêmes Villes & Républiques à des Alliances entr'elles; tant il est vrai, qu'en rien l'Homme ne sauroit se suffire à lui même.

Déjà dès les premiers comencemens du monde, le Genre humain auroit péri, sans l'union conjugale, qui sert à le propager;

& toujours dans la suite, ou l'Homme n'auroit pas pû naitre, ou il seroit péri aussi-tôt après, si la main amie d'une Sage-femme, & les tendres soins d'une Nourrice n'étoient venus au secours de chaque Enfant nouveau né. C'est dans cette vie, que la Nature a gravé dans le fond de l'Ame des Pères & des Mères, cet ardent amour pour un fruit qu'ils n'ont point encore vû. C'est encore cette même Nature qui a inspiré aux Enfans ces obligations sacrées de secourir leurs Parens dans la foiblesse & la caducité de l'âge, & de leur rendre ainsi le retour des bons offices qu'ils en avoient reçus dans l'enfance. - Joignez à tout cela les autres liens du sang & des alliances; & enfin cette conformité d'humeurs & d'inclinations qui se remarque en tant de personnes.

Tant de raisons, tant de motifs, tant d'attraits & de charmes, portant donc si naturellement les Hommes à la paix & à la concorde, quelle Furie, quelle secrète *Erinnis* vient annéantir, détruire & dissiper tout cela, & les transporter d'une insatiable fureur pour les divisions, les débats, les procès, & les guerres les plus funestes? L'habitude fait que nous n'en sommes pas étonnés, come naturellement nous devrions l'être; elle nous ôte même là dessus en quelque sorte tout sentiment; sans cela, qui

pourroit regarder come doués d'une Ame humaine, des gens qui se plaisent à tous ces vacarmes, & à toutes ces guerres; des gens empresseés à se piller, voler, massacrer & entredétruire réciproquement, & à tout bouleverser dans l'Etat & dans la Religion, sans que les Traités les plus sacrés puissent leur servir de frein ni les contenir? Le seul nom d'*Home*, n'y eût-il rien de plus, ne suffisoit-il donc pas pour les porter à vivre en paix?

Mais non: Je suppose que la Nature n'ait rien pû sur les Homes; la Nature cependant si puissante sur les Brutes: Devoit-il en être ainsi de *Jésus-Christ* à l'égard des Chrétiens? Que toutes les considérations que nous fournissent les lumières naturelles aient été trop foibles, à la bonne heure: La Doctrine de *Jésus-Christ*, si supérieure à toutes les Lumières naturelles, devoit-elle éprouver la même inéficacité? Comment se peut-il qu'elle n'amène pas ceux qui la professent, à la principale &, pour ainsi dire, à l'unique chose qu'elle recommande, je veux dire la Paix & une Bienveillance mutuelle; ou que du moins elle ne les détourne pas de cette impie frénésie & rage de se faire réciproquement la guerre? Au simple nom d'*Home*, j'accours, come à une Créature faite proprement pour moi, espérant d'y

trouver de quoi m'y complaire. Au nom de *Chrétien*, je vole : Au moins ici, me dis-je aussi-tôt, je verrai régner la Paix. Mais hélas ! je le dis à regret & avec honte ; Places publiques, Temples, Cours de Justice, tout rétentit de débats & de querelles, plus que jamais chez les Païens ; en forte que bien que les Avocats fassent une bone partie des calamités humaines, on en est ici en difette, à proportion du nombre des Plaideurs. Je vois une Ville : Aussi-tôt je sens naitre l'espérance d'y voir en bone intelligence des gens enceints des mêmes murs, gouvernés par les mêmes Loix, &, semblables à des gens qui voguent sur un même navire, unis par comunion de fort & de périls. Mais, ô douleur ! ne trouve-je pas ici de même tout infecté de discorde, en forte qu'à peine puis-je trouver une seule maison, où je puisse m'arrêter quelques jours !

Mais laissons là le Peuple, semblable aux flots de la Mer toujours agitée : Je me retire dans les Cours des Princes, come dans un port. Au moins ici, me dis je, il y aura quelque azile pour la Paix : Étant come les yeux & l'ame du Peuple, ils sont sans doute plus sages. De plus, ils sont les Lieutenans du Docteur & du Prince de la Concorde & de la Paix, & qui m'a tant

recomandée à tout le monde mais sur tout à eux. Ici tout m'est en bonne augure : Je vois de riantes salutations , des caresses , des embrassemens , mille amitiés , des festins pleins de gaieté , & cent autres marques d'humanité. Mais , ô indignité ! Je ne puis découvrir ici la moindre ombre de vraie union. Tout cela n'est que fard & hipocrisie ; & dans le fond tout est déchiré par des factions ouvertes , ou par des divisions & des inimitiés secrètes. Enfin , je trouve si peu ici le siège de la Paix , que ce sont plutôt autant de sources & de séminaires de toutes les guerres.

Infortunée que je suis ! Où me tournerai-je donc , après avoir été si souvent trompée dans mon atente. Les Princes , me dis-je , sont grands , plus qu'ils ne sont éclairés , & plus entraînés par les passions , que gouvernés par la Raison. Réfugions nous chez les Gens de Lettres. Les Lettres forment les Hommes ; la Philosophie en fait quelque chose de plus ; la Théologie en fait des Saints. Chez ceux-ci du moins il me fera doné de m'arrêter avec complaisance , & de me reposer de tant de courses inutiles. Mais ô douleur ! Voici encore des Guerres, des Guerres d'un autre genre , moins sanglantes , il est vrai , mais non moins insensées. Je vois Académie contre Académie ;

& , coms si la Vérité varioit selon les lieux, certains sentimens ne passent pas la Mer ; d'autres ne peuvent surmonter les Alpes , ni d'autres traverser le Rhein. Que dis-je ? Dans la même Académie le Rhétoricien est en guerre avec le Dialecticien ; le Jurisconsulte avec le Théologien , & ainsi du reste. Bien plus : Dans la même profession , il y a guerre entre le *Thomiste* & le *Scotiste* , entre le *Réal* & le *Nominal* , entre le *Péripatéticien* & le *Platonicien* ; tellement que sur les plus petites minucies ils ne sont point d'accord , & que souvent ils s'acharnent l'un contre l'autre pour des chimères ; si bien qu'enfin , dans l'ardeur de la Dispute , ils passent des Argumens aux Injures , des Injures aux Coups de poing , & s'ils n'en viennent pas aux Epées & aux Poignards , ils ont recours aux Ecrits ; & s'y transpercent de traits empoisonés ; ils s'y déchirent à coups de dents , & y portent des coups mortels à leur réputation réciproque.

Trompée tant de fois , où me tournerai-je donc enfin ? La Religion sera sans doute pour moi une ancre sacrée , qui me fixera. Quoi que tous les Chrétiens généralement en fassent profession , on peut dire néanmoins que les Evêques , les Chanoines , & les Prêtres en font une profession plus particulière , par leurs Titres , le Culte & les Cé-

rémonies dont ils font les Ministres. A les considérer de loin, j'ai donc tout lieu d'espérer que là je trouverai un port assuré. Tout m'y est d'un heureux présage ; leurs Vêtemens blancs, les Croix qu'ils ont sans cesse en mains, vrais simboles de paix, les doux titres de Frères, qu'ils se donent mutuellement, leurs salutations de paix, la jonction de leurs demeures, leur communion à tant d'égards, même Temple, mêmes Règles, Conférences perpétuelles : Qui n'espéreroit ici un séjour pour la Paix ? Mais, ô misère ! Presque jamais vous ne verrez d'union entre le Chapitre & l'Evêque ; & qui pis est, les Chanoines eux mêmes sont divisés en factions. Où est le Prêtre qui n'ait des difficultés avec ses Collègues ? *St. Paul* regarde come une chose intolérable que de simples Chrétiens aient des procès entr'eux ; & tous les jours on en voit de Prêtre à Prêtre, & d'Evêque à Evêque. Ici quelqu'un voudra peut-être les excuser, par le long usage où ils sont d'être en quelque conformité de sort avec les gens du Siècle, depuis qu'ils ont des Biens à eux en propre. Et bien, laissons les donc jouir de leurs droits ; un long usage, diront-ils, doit leur tenir lieu de titre, & leur valoir prescription.

Il me reste encore un genre d'Hommes,

tellement liés à la Religion , que , quelque envie qu'ils en eussent , il leur seroit aussi peu possible de la quitter , qu'à la tortue de quitter sa maison. J'espérerois assurément de trouver ici une retraite , si déjà tant de fois frustrée dans mon atente , je n'étois pas aprise à ne plus compter sur rien. Essaions néanmoins , ne fut ce que pour tout tenter : Mais qu'en est-il ? De nulle part je ne m'enfuis plus promptement. Car qu'espérer , en voyant ici Religion contre Religion ? Autant de Communautés , autant de Factions. Les *Dominiquains* sont en division avec les *Frères Mineurs* , les *Bénédictins* avec les *Bernardins* ; autant d'Ordres , autant de Cultes & de Cérémonies différentes , & cela à dessein , pour n'avoir absolument rien de comun : Chacun se complaint dans ce qui est de son Ordre , & hait & blâme tout ce que font les autres. Bien plus ; un même Ordre est encore divisé en factions : Les *Observantins* sont en guerre avec les *Recolets* , & les uns & les autres avec une troisième branche , avec les *Conventuels*. Désabusée donc à tous ces égards , je pensois à me retirer dans quelque petit Monastère , pour y être cachée & tranquile. Je le dis à regret , & plût à Dieu cela ne fut-il pas si vrai : Je n'en ai encore trouvé aucun qui
ne

ne fut infecté de haines & de guerres intestines. Qui pourroit, sans honte, rapporter pour quelles choses de néant, on voit ici les plus violens débats, entre des gens d'âge, à barbe & à robe vénérable, & qui se donent pour si éclairés & si saints ?

Je me flatois ensuite, que parmi tant de Mariages, je trouverois au moins quelque petit coin à me réfugier. Que ne se promettrait-on pas en éfet de gens qui ont tout en comun, habitation, fortune, lit, enfans ? Enfin de gens qui ont un droit mutuel sur le corps l'un de l'autre, tellement qu'on diroit presque que les deux n'en font qu'un ? Mais ici encore s'est glissée la perfide *Erinnis*, & elle a mis la division entre des cœurs que tant de liens devoient unir. Je dirai pourtant, qu'ici je pourrois plutôt me flater de quelque azile, que chez ceux en qui l'uniformité de tant de titres, de vêtemens & autres marques distinctives, & de cérémonies anoncent la plus étroite union.

Enfin, je fus réduite à souhaiter, de pouvoir me réfugier au moins dans le cœur d'une seule Personne. Mais cela même m'a aussi manqué : Chaque Home a guerre avec soi même : La Raison combat contre les Passions ; le Devoir veut une chose ; la Passion veut le contraire : - Les Passions mêmes
se

se combattent réciproquement ; la Volupté, la Colère , l'Ambition , l'Orgueil , l'Avarice , toutes ont des impulsions oposées.

Telle est généralement la situation de gens qui néanmoins n'ont pas honte de se dire Chrétiens , bien que diamétralement oposés à ce qui fait le caractère principal & distinctif de JESUS-CHRIST. Considérez en êtes toute sa Vie ? Qu'est-elle , sinon une leçon perpétuelle de concorde & d'amour mutuel ? Et dans toute sa Doctrine , ses Préceptes & ses Paraboles , que recommande-t-il , sinon la Paix , & une Charité réciproque ? Aussi , l'un des plus illustres Prophètes , annonçant , par l'inspiration divine , la venue du Messie , quel titre lui donne-t-il ? Celui de Satrape , de Guerrier , de Vainqueur , de Preneur de Villes ? Point du tout. Et comment le nomme-t-il donc ? *Le Prince de la Paix* *. Voulant caractériser le meilleur de tous les Princes , il le caractérise par tout ce qu'il y a de plus excellent. Faut-il s'étonner qu'un Prophète en juge ainsi , quand on voit un Poète Païen me qualifier du meilleur de tous les présens que jamais la Nature ait fait aux Homes **. N'est-ce pas là

K

en-

* Ec. IX. 5.

** Pax optima rerum

Quas Homini Natura dedit. *Silius Ital.*

encore l'idée de cet autre Poete sacré, quand, parlant du Messie, il dit, que *son séjour est la Paix*. Il ne dit pas *les Tentés, les Camps*. Non : C'est le Prince de la Paix ; il aime la Paix, & toute désunion l'ofense. Ecoutez encore *Esaïe* nommant l'*Oeuvre de la Justice*, la *Paix* * ; d'acord sans doute en cela avec le turbulent *Saul*, dès qu'il fut devenu le tranquile *Paul*, & un Héraut de la Paix ; quand préférant la Charité à tous les plus éclatans dons de l'Esprit il fait de moi, par cela même un si bel éloge. Car pourquoi ne ferois-je pas gloire d'être louée d'un Personage si célèbre. Tantôt il nomme Dieu, *le Dieu de la Paix* **, & tantôt il me nomme *la Paix de Dieu* † ; montrant manifestement par là, que Dieu, & la Paix sont si inséparables, qu'ou Dieu n'est pas, la Paix n'y fauroit être ; & qu'ou la Paix n'est pas, Dieu ne fauroit y être non plus. Pareillement encore, les fidèles Serviteurs de Dieu sont appellés dans les Ecrits sacrés *les Anges de la Paix* †† ; ce qui nous apprend assez clairement qui sont les Anges de la Guerre. Ecoutez ceci, grands Guerriers, & sachez une fois

* Es. XXXII. 17.

** I. Theff. V. 23.

† Phil. IV. 7.

†† Es. XXXIII. 7.

sous quels étendarts vous combattez : C'est sous ceux de celui qui le premier mit la division entre Dieu & l'Home ; division qui a été la source de toutes les calamités humaines. Mais revenons à la Paix. Quand les saintes Lettres veulent marquer une félicité parfaite, elles la désignent sous le nom de Paix. *Mon Peuple*, dit *Esaïe*, *sera affermi dans la Paix* *. *Paix soit sur Israël*, est-il dit ailleurs **. Voiez encore coment *Esaïe* célèbre la venue de ceux qui anoncent la Paix †. Quiconque prêche *Jésus-Christ*, prêche la Paix ; & quiconque prêche la Guerre, prêche cet Esprit qui est le parfait oposé de *Jésus-Christ*. Quel a été le but de la venue de *Jésus-Christ* sur la Terre, n'est-ce pas de reconcilier le Monde avec Dieu son Père ; d'unir les Homes entr'eux par des liens indissolubles d'amour ; & de rendre l'Home vraiment ami de soi même ? Il y est donc venu pour moi, & come mon Ambassadeur, & mon Agent, & les affaires qu'il geroit étoient les miennes. C'est pour cela aussi qu'il a voulu que *Salomon* fut un de ses Types. Or que signifie ce nom ? Le *Pacifique*. Quel-

K 2

* Ec. XXXII. 18.

** Ps. CXXV. 5. & Gal. VI. 16.

† Ec. LII. 7.

que grand que fut *David*, néanmoins come il avoit été Guerrier & s'étoit souillé de Sang, il ne lui fut point permis de bâtir un Temple à l'Eternel, & il ne mérita pas d'être à cet égard un Type de *Jésus-Christ*.

Vous, Guerriers, faites ici en passant une réflexion : Si l'on est souillé par des Guerres, faites par l'ordre de Dieu, que fera-ce de celles que suggèrent l'ambition, la colère, la fureur ? Princes, qui vous nommez Chrétiens, si vous êtes vraiment ce qu'emporte ce nom, considérez l'exemple que vous a donné votre Roi ; voyez comment il a commencé son règne, comment il l'a continué, comment il a fini sa vie sur cette Terre ; & vous verrez bientôt ce qu'il exige de vous, savoir que le grand but de tous vos soins & de toutes vos entreprises soit la Paix & la Concorde.

Quand les Anges annoncent sa naissance font-ils entendre la Trompette guerrière ? C'est aux Enfans d'Israël qu'elle se fit entendre en *Sina* avec retentissement, eux à qui il étoit permis d'aller en guerre. De tels auspices convenoient à gens qui pouvoient haïr leurs Ennemis. Des gens aussi pacifiques que des Bergers entendent ici des chants bien différens. Que chantent donc ces Anges ? Des victoires, des triomphes, des trophées ? Est-ce là ce qu'ils promettent ?

Nullement. Et quoi donc ? La Paix ; d'accord en cela avec les Prophètes ; & ils l'annoncent , non à ceux qui ne respirent que guerres & carnage , qui s'équipent d'armes meurtrières , mais aux gens de bone volonté qui inclinent à la paix.

Quand *Jésus-Christ* parût en public , qu'enseignait-il , qu'exprimait-il dans tout son Ministère , sinon la Paix ? C'est sa salutation à ses Disciples : *Paix vous soit* , leur dit-il ; & c'est aussi la formule de Salutation qu'il leur prescrit , come la seule digne des Chrétiens. Aussi les Apôtres n'eurent ils garde de l'oublier. Toutes leurs Epîtres comencent par des vœux de Paix ; c'est la Paix , & toujours la Paix , qu'ils souhaitent à ceux qu'ils chérissent le plus. Souhaiter de la santé , est un excellent souhait ; mais c'est souhaiter toute félicité , & la félicité la plus consommée , que de souhaiter la Paix. Après l'avoir ainsi tant de fois inculquée , voyez coment , sur le point de mourir , il s'empresse à l'inculquer de nouveau : Tout ce que j'ai à vous *recommander* , dit-il à ses Disciples , *c'est de vous aimer les uns les autres come je vous ai aimés*. Je vous done ma Paix , leur dit-il encore ; je vous laisse ma Paix. Ecoutez bien ce qu'il laisse aux siens. Des chevaux , des satellistes , des trésors , un Empire ? Rien de tout cela. La Paix ,

la Paix; voila ce qu'il leur done, voila ce qu'il leur laisse; la Paix avec eux mêmes; la Paix avec leurs Amis, la Paix avec leurs Enemis. Considérez bien encore ce qu'il demande à Dieu son Père, après la célébration de la Cène, & plus près encore de sa mort. Sâchant que Dieu n'avoit rien à lui refuser, aparemment qu'il ne lui demanda pas quelque chose de vulgaire ni de médiocre. *Père saint*, dit-il, *conserve en ton Nom ceux que tu m'as donés, afin qu'ils soient un come nous.* Voiez je vous prie quelle singulière union *Jésus-Christ* exige de ses Disciples: Il ne dit pas, *afin qu'ils soient unis*; mais *afin qu'ils soient un*, & cela non d'une manière vague, mais *come nous*, dit-il, c'est à dire, de la manière la plus parfaite, d'une manière inéfable; insinuant en même tems & come en passant, que le seul vrai moien de *conservation* pour les mortels, c'est d'entretenir mutuellement entr'eux la Paix. Les Princes de ce monde donent à leurs gens certaines livrées distinctives, sur tout dans la guerre. *Jésus-Christ* en done aussi une aux siens; mais quelle est elle? *A ceci*, dit-il, *on reconoitra que vous êtes mes Disciples*, non, si vous avez tels ou tels vêtemens, si vous usez de tels ou tels alimens, si vous observez tant & tant de Jeunes, si vous récitez en entiers tant & tant de Psaumes; mais si

vous vous aimez les uns les autres, & cela non d'une manière vulgaire, mais, *come moi même come je vous aimés*. Les Philosophes ont doné des préceptes fans nombre : On pourroit presque en dire autant des Loix de *Moïse*, & des Edits des Princes. *Jésus-Christ* n'a qu'une chose à prescrire aux siens : *Mon commandement*, dit-il, la seule chose que j'aie à vous prescrire, *c'est de vous aimer les uns les autres*. De même, quand il leur done un formulaire de Prière, coment dès l'entrée ne les porte-t-il pás à l'union ! *Nôtre Père*, dit-il. C'est un seul & même objet d'adoration; même Prière pour tous; même Maison, même Famille, même Père. Coment concilier cela avec de perpétuelles Guerres les uns contre les autres ? Coment invoquer un Père comun, tandis qu'on enfonce le fer dans les entrailles de son Frère ?

Mais come la Paix & l'union étoit la principale & come l'unique chose que *Jésus-Christ* vouloit graver profondément dans l'Ame des siens ; outre des préceptes, que de comparaisons, que d'emblèmes, que de symboles n'y emploie-t-il pas ! Il se nomme *Berger*, & eux ses *Brébis*. Or, je vous prie, vit-on jamais les Brébis guerroyer les unes contre les autres ? Et que feront les Loups, si le Troupeau lui même s'entredéchire ? Il se dit un *Seigneur*, & les siens ses *Serviteurs*. Quel

indice encore d'union ! Ce seroit un prodige à expiations , que des Sarmens qui se batroient l'un l'autre. Et que sera-ce donc du Chrétien , du Chrétien dis - je , en guerre avec le Chrétien ? S'il y a quelque chose qui doit être sacré pour tout Chrétien , & gravé dans tous les cœurs ; ne sera-ce pas les derniers ordres que leur donne *Jésus Christ* , come par forme de Testament & de dernière Volonté , que jamais des Enfans ne doivent perdre de vüe. Or , peut-on trop le répéter ; que leur recomande-t-il dans ces derniers momens ; que leur ordonne-t-il , qu'exige-t-il d'eux si instamment , & come avec supplication , sinon un Amour mutuel ? A quoi nous engage cette comunion à un même Pain sacré , & à une même Coupe , sinon à une Union toute nouvelle & indissoluble ? Au reste , come *Jésus-Christ* favoit que la Paix ne sauroit subsister parmi des gens qui ont à disputer entr'eux sur les Dignités de la Magistrature , la Gloire , les Richesses , ou qui se croient autorisés à la vengeance , il voulut bannir absolument tout cela du cœur des siens ; il leur défend de résister à ceux qui les maltraiteroient ; il leur ordone de rendre le bien pour le mal , & de prier pour ceux qui les injurieroient & les maudiroient. Et l'on se flatera d'être Chrétien , tandis que , pour la moindre injure , on

excite aux armes toute une grande partie de la Terre ! *Jésus-Christ* veut que parmi son Peuple celui qui veut être le premier , soit le *Serviteur des autres* , & que toute la prééminence soit de les surpasser en vertu , & en bienfaisance. Et l'on ne rougira pas d'exciter les plus grands troubles , pour quelque misérable bande de terre à ajouter à l'enceinte d'un Roïaume. *Jésus-Christ* veut que , semblable aux oiseaux , & aux lis des champs , on ne s'inquiète point du lendemain ; qu'on ait une pleine confiance en la Providence ; il exclut même les Riches du Roïaume des Cieux ; & pour quelques misérables deniers d'impôts , qu'on aura négligé de païer , qui peut-être même n'étoient pas dûs , que de sang humain ne verra-t-on pas quelquefois répandre ! Est-ce donc là ce qu'enseigne *Jésus-Christ* , quand il recommande come l'unique chose à apprendre de lui , d'être doux & débonnaire ? Lors qu'il veut qu'on laisse son offrande aux pieds de l'Autel , pour aller premièrement se réconcilier avec son Frère , n'enseigne-t-il pas évidemment , qu'il n'y a rien à quoi la concorde ne doive être préférée , & qu'aucune victime ne sauroit être agréable à Dieu , que sous les auspices de la Paix ? Et des Chrétiens , en guerre les uns avec les autres , auront l'audace de venir se présenter à sa Table sacrée ! Il se compare quelque

part à une Poule qui rassemble ses Poussins sous ses ailes : Quel plus expressif symbole de concorde ? Faut-il donc que tandis qu'il cherche à rassembler & à réunir , on voie ses Poussins s'être les uns aux autres des Eperviers & des Milans ? Faut-il sur tout qu'on voie de tems en tems ceux qui se disent les Vicaires provoquer aux armes tout l'Univers , & brouiller les Etats les uns avec les autres ? Faut-il que des Chrétiens qui se glorifient de *Jésus-Christ* come de leur grand Médiateur & Réconciliateur avec Dieu , ne puissent , par aucunes considerations , se concilier entr'eux ; & que tandis qu'il fut une occasion de réconciliation entre *Pilate* & *Hérode* , il ne puisse absolument amener les siens à aucune concorde ? *Pierre* , encore à demi *Juif* , voulant défendre son Seigneur & son Maître , pour qui il étoit question de la vie , son Maître même l'en censure , & l'oblige de rengainer son épée : Et toujours on verra les Chrétiens , épées dégainées , contre qui ? Contre des Chrétiens. Comment auroit il pu vouloir qu'on se servit de l'épée pour sa défense , lui qui pria pour ses propres Bourreaux ? En un mot , toutes les saintes Lettres du Vieux & du Nouveau Testament , adoptées de tous les Chrétiens come divines , ne parlent que de paix & d'union ; & toute la Chrétienté ne reten-

tit que de Guerres ! Quelle étrange férocité supérieure à celle des Bêtes les plus féroces , que rien ne puisse la vaincre , ni seulement l'adoucir ! Que les Chrétiens cessent enfin de faire gloire d'un si beau Nom , ou qu'ils montrent par de la concorde quelle est la Doctrine de leur Maître. Jusques à quand leur vie sera-t elle en si parfaite contradiction avec le nom qu'ils se donent ? Ornez , décorez de Croix tant qu'il vous plaira vos maisons & vos vétemens : *Jésus Christ* ne reconoitra pour son Symbole , que celui que lui même a prescrit , je veux dire la Concorde. Ses Disciples le voient ils monter au ciel , leur ordone-t-il d'atendre l'Esprit consolateur , leur promet il *d'être toujours avec eux* ; ce n'est toujours qu'autant qu'ils sont *assemblés & unis*. Qui pourroit donc se flatter que jamais *Jésus Christ* se trouvat dans la Division & la Guerre ? Cet Esprit céleste , qui prit une forme de feu , qu'est il sinon un feu d'Amour & de Charité ? Rien de plus comun que le Feu : Sans fraix il s'allume à un autre & se multiplie. D'où vient donc le feu de la Charité est il si rare & comè inconnu ? Et pour ne pas douter que la Concorde ne soit le fruit de cet Esprit , voiez en l'issue : *Ils n'étoient tous* , est il dit , *qu'un cœur & qu'une ame*. Séparez l'ame du corps ; aussitôt il tombe en ruine avec tous ses

membres, si merveilleusement liés ensemble. De même, bannissez la Paix; vous détruisez tout Christianisme, & toute vie dans les Chrétiens.

Les Théologiens nous parlent aujourd'hui de tant de Sacremens, par lesquels ils soutiennent que le St. Esprit se comunique. S'ils disent vrai, où est l'effet caractéristique de cet Esprit, de n'être qu'un cœur & qu'une ame? Si tous ces Sacremens ne sont que fables, pourquoi donc tant les vénérer? Ce que je ne dis point, au reste, pour les ravalér; mais pour faire rougir les Chrétiens de leur conduite.

Le Peuple Chrétien porte le nom d'*Eglise*: Qu'est ce que cela marque, sinon de l'union? Or quel raport entre une *Eglise* & un *Camp*? Qui dit *Eglise*, dit une *Assemblée de Paix*; & qui dit *Camp*, dit *Guerre*. Si donc vous vous glorifiez de faire partie de l'*Eglise*, quelle part avez vous à la *Guerre*? Et si vous êtes séparé de l'*Eglise*, quelle part avez vous avec *Jésus*. Si une même *Maison* vous rassemble tous, que vous n'aiez tous qu'un même *Chef*, que vous ne combattiez tous que pour lui, que vous aiez tous mêmes *Sacremens*, mêmes *initiations*, mêmes *engagemens*, même *solde*, mêmes *largesses*, mêmes *récompenses à attendre*, d'où viennent entre vous tous ces va-

armes ? On voit d'ordinaire l'impie Soldat, qui ne s'enrole que pour le massacre, vivre en parfaite intelligence avec les Camarades, uniquement parce qu'ils combattent sous les mêmes étendarts ; & rien ne peut unir les Chrétiens, Soldats de Jésus Christ ! De quoi servent donc tous ces Sacremens ? Par le Batême ; le même pour tous, ils renaissent pour *Jésus Christ*, & , séparés du monde, ils sont entés en lui, come autant de membres. Or quelle plus étroite union que celle des membres d'un même corps ? Dès là, *il n'a plus ni Grec ni Juif, ni Circoncis, ni Incirconcis, ni Barbare, ni Scythe, ni Esclave ni Libre ; mais ils sont tous un en Jésus Christ.* Quelques gouttes de sang, bû dans une même coupe, unissoient autrefois tellement les Scythes, qu'ils n'hésitoient point à mourir même les uns pour les autres. De comuns repas formoient de même chez plusieurs autres Nations l'amitié la plus sacrée : Et le céleste Pain des Chrétiens, ni leur divine Coupe, institués par *Jésus* lui même, & que tous les jours ils renouvelent, ne peuvent les contenir dans l'union ! Si *Jésus* n'a point eu de but en tout cela, à quoi bon réitérer ainsi toutes ces Cérémonies ? Et s'il a eu un but sérieux, pourquoi y faire aussi peu d'attention qu'à un jeu & qu'à une farce ?

Quoi donc ? L'on ose venir à cette Table sacrée, Symbole d'Union, & à ce Festin de Paix, tandis qu'on médite la Guerre; & contre qui ? Contre des Chrétiens; & qu'on se prépare à détruire ceux pour qui *Jésus* est mort, & à se repaître du sang de ceux pour lesquels il a répandu le sien ? O cœurs plus durs que le Diamant ! Uniformes de fort à tant d'égards, quelle inexplicable désunion dans votre vie ! Mêmes Loix pour tous dans la naissance & dans le gros de la vie; même nécessité de mourir; même Chef, même Religion, même rançon, même initiation, mêmes Sacremens, même nourriture spirituelle, mêmes avantages, procedans d'une même source, également comune à tous; même Eglise, mêmes Promesses, mêmes Récompenses. Le nom même de cette Jérusalem céleste, après laquelle tout vrai Chrétien soupire, & dont en attendant l'Eglise est un type, ne signifie-t-il pas, *Vision de Paix* ? D'où vient le type difère-t-il si fort de son modèle ? Tout ce qu'a fait la Nature, si ingénieuse & si habile, tout ce qu'a fait *Jésus Christ*, par tant de préceptes, par tant d'emblèmes & de simboles, tout cela est donc en pure perte. Les Maux mêmes unissent les Méchans; on le dit en proverbe : Mais quant aux Chrétiens, ni Biens ni Maux ne peuvent les

unir. Quoi de plus fragile que la vie humaine ? Quoi de plus court ? A combien de maladies & d'accidens n'est elle pas sujette ? Sujette d'ordinaire à plus de maux qu'elle n'en peut porter , faut il encore que ce soit les Homes eux mêmes, qui, come des furieux , s'en procurent réciproquement la plus grande partie ? Les Homes sont ils donc aveuglés au point de ne pas s'en apercevoir ? Quelle fureur les transporte , pour rompre ainsi tous les liens de la Nature & du Christianisme , & pour violer & enfreindre tous les Traités ? De tous côtés on ne voit que troubles & que Guerres ; Nation contre Nation , Ville contre Ville ; Faction contre Faction ; Prince contre Prince ; & , pour la folie ou l'ambition de deux chétifs mortels , qui dans peu périront come de miserables vermisseaux , tout est en combustion sur la Terre.

Laissons là les tragedies des Guerres anciennes , & ne parlons que de ce qui s'est passé de nos jours. Quelle contrée n'a pas été couverte de sang Chrétien ? Quelle Mer , quelle Rivière n'en a pas été teinte ? Et , ce qu'il y a d'affreux , ils se font la Guerre plus cruellement , que ne l'ont jamais faite les Juifs , les Paiens , les Bêtes féroces. Jamais les Juifs ne faisoient la Guerre qu'aux
Na-

Nations étrangères. C'est ainsi que toujours les Chrétiens devroient la faire aux Vices; mais aujourd'hui, d'accord avec les Vices, ils guerroyent contre les Homes. Les Juifs ne faisoient ces Guerres que par l'ordre de Dieu; mais les Chrétiens, mis à part tout prétexte, & à n'en juger qu'au vrai, n'y sont mûs que par l'ambition, la colère, toujours très mauvaise conseillère, & par l'insatiable cupidité. Quant aux Païens, d'ordinaire ils ne prenoient les armes que par amour de la gloire; & s'ils subjugoient des Nations féroces & barbares, ils faisoient en sorte qu'elles y trouvaient leur compte, & que le Vaincu se trouvat redevable au Vainqueur. Ils tâchoient de rendre la victoire le moins sanglante qu'il étoit possible; en sorte que la gloire qui en resulloit au Vainqueur faisoit sa récompense, & que sa bénignité faisoit la consolation du Vaincu. Mais ici je rougis de rapeller les raisons frivoles & honteuses qui portent les Princes Chrétiens à prendre les armes. Chez l'un, c'est quelque vieux titre moisi & pourri qu'il aura trouvé, ou qu'il feindra d'avoir trouvé dans ses Archives; come s'il importoit fort qu'un País eut tel ou tel Prince pour Maître; pourvu qu'il fut d'ailleurs bien gouverné. Un autre prétextera je ne sai quelle bagatelle non observée, dans un Traité d'une centaine

d'articles , sur lesquels il n'aura point de plainte. Un autre alleguera quelque cas qui le concerne en propre ; un manque d'égards pour une Epouse , ou quelque parole lâchée inconsidérément. Et , ce qu'il y a de plus criant , il y en a qui , en vrais Tyrans , voiant que leur pouvoir trouve son compte dans la mésintelligence des Peuples , subornent à dessein des gens qui y excitent la division & le trouble , afin d'avoir des prétextes à les dépouiller ; vrais Scélerats , qui vivent des malheurs publics , & qui en tems de paix sont très désœuvrés dans l'Etat. Quelle infernale Furie a pû insinuer un tel venin dans des cœurs Chrétiens ? Qui leur a enseigné une Tiranie inconüe aux *Denis* , aux *Mezence* , & aux *Phalaris* ? Vrais Tigres , & non des Homes ; gens qui ne se signalent que par la tyrannie , qui n'ont de génie que pour nuire , & ne sont jamais unis que pour opprimer la République. Et ce sont là des Chrétiens , gens qui tout fouillés de sang humain osent venir dans les Temples , & se présenter aux Autels ! Montres à reléguer dans quelque Isle déserte , aux extrémités de la Terre.

Si les Chrétiens sont Membres d'un seul Corps , ne devoient-ils pas se réjouir du bonheur les uns des autres ? Mais non ; la prospérité d'un Etat voisin , fera seule une

raison très légitime de lui faire la guerre, & l'on colorera de quelque pieux prétexte une pareille impiété. O inconcevable monstruosité ! Vouloir pourvoir au bien de la Chrétienté, en en détruisant la partie la plus florissante, & qui dans de grands revers publics & généraux pourroit être à la Chrétienté toute entière d'une si grande ressource !

Je l'ai déjà dit, mais on ne sauroit trop le redire, pour tâcher de l'imprimer dans les cœurs : On voit même en tout cela les Chrétiens surpasser les Animaux brutes ; car plusieurs ne sont jamais en guerre, & les Bêtes féroces mêmes ne le sont jamais qu'avec ceux de quelque autre espèce. La Vipère ne mord point la Vipère, ni le Lincx ne déchire point le Lincx. De plus quand elles se battent c'est avec leurs propres armes ; c'est la Nature elle même qui les a armées. Les Hommes au contraire naissent sans armes ; mais, bon Dieu, de quelles armes la colère ne les arme-t-elles pas ! Qui croiroit que les Bombes, & tant d'autres infernales machines de guerre fussent d'invention humaine ? Que dis-je ? D'invention de Chrétiens, contre des Chrétiens ? Outre cela vit-on jamais les Bêtes féroces se ruer les unes sur les autres en grand nombre & par bataillons ? Vit-on jamais dix Lions seulement, aux prises avec dix Tigres ? Mais combien de fois n'a

On pas vû des vingt mille Chrétiens le fer à la main contre tout autant de Chrétiens, acharnés à se détruire réciproquement & à s'affouvir du sang de leurs Frères! Enfin, les Bêtes féroces d'ordinaire ne s'attaquent les unes les autres, que lors que la faim, ou la défense de leurs petits les met en fureur. Mais pour les Chrétiens, est-il d'injure trop légère pour ne pas leur être une raison légitime de prendre les armes?

Si ce n'étoit que le Peuple qui le fit, on pourroit encore l'attribuer à ignorance. Si c'étoit de jeunes gens, la jeunesse & le peu d'expérience pourroit leur servir d'excuse. Si c'étoit des profanes, leur caractère diminueroit un peu ces atrocités. Mais nous voïons toutes ces Guerres venir de gens, dont les conseils & la moderation devroient plutôt reprimer la fougue du Peuple. Ce pauvre Peuple, réputé vil & si méprisé, bâtit de charmantes Villes, les peuple, & les enrichit par son travail & son comerce; & voici venir des Generaux d'armée, qui, come des bourdons, s'emparent de ce que l'industrie d'autrui a amassé, & détruisent impitoïablement ce qu'on avoit si bien bâti, à si grands fraix & avec tant de peines. Je ne parle point ici de ce qui s'est fait dans les anciens tems; se le rapelle qui voudra. Mais qu'on examine les Guerres qui se font

encore aujourd'hui , & ce qui les occasions , on verra que toutes se font en faveur des Princes , & au grand malheur des Peuples , qui n'y ont absolument aucun intérêt. Autrefois , & parmi les Paiens , on regardoit come indigne qu'une tête blanche prit le casque , & qu'un Vieillard revêtit le harnois ; mais aujourd'hui les Chrétiens en font gloire , & rien n'est plus beau pour eux qu'un Guerrier septuagenaire. Les Prêtres sacrés eux mêmes n'ont point honte de s'en mêler. Autrefois, sous l'Oeconomie Mosaique, Oeconomie de sang , & peu clémente , Dieu ne vouloit pas qu'ils fussent souillés d'aucun Sang humain. Mais aujourd'hui les Théologiens , les Docteurs Chrétiens , Docteurs d'une Religion parfaite , les Evêques , les Cardinaux , les Vicaires mêmes de *Jésus-Christ* , ne rougissent point d'être les promoteurs & les tisons d'une chose qu'il a eue si fort en horreur. Quel accord entre la Mitre & le Casque ; entre la Houlète & l'Epee ; entre l'Evangile & le Bouclier ? Comment concilier la Bénédiction qu'ils donent au Peuple , & leurs vœux de paix , avec les mouvemens qu'ils se donent pour mettre tout l'Univers en trouble ? Que de la bouche ils disent Paix , & que d'effet ils allument la Guerre ? Quoi donc , de la même bouche dont vous prêchez le pacifique *Jésus* , vous

prêchez & louez la Guerre ? De là même trompette vous chantez Dieu & le Diable ? Revetu du froc & du capuchon , vous montez en chaire , pour y exciter au carnage le Peuple Chrétien , qui dans sa simplicité venoit à vous pour entendre l'Évangile ? De dessus la chaire Apostolique , vous enseignez tout ce qu'il y a de plus opposé à la Doctrine des Apôtres ? Il est dit des Prédicateurs de l'Évangile : *O combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la Paix , qui annoncent de bones nouvelles , qui annoncent salut !* Eh , ne craignez vous point qu'il ne soit dit de vous tout au rebours : Quelle horreur que des langues Sacerdotales , qui exhortent à la Guerre , qui incitent à tout mal , qui provoquent à tout détruire ? Autrefois à Rome Païenne , le Souverain Pontife entrant dans ses fonctions étoit obligé de jurer , qu'il conserveroit constamment ses mains nettes de tout sang , au point de ne jamais se venger , lors même qu'on l'attaqueroit : Serment qu'observa très religieusement *Tite* , Empereur Païen , & dont il est loué par un Ecrivain Païen de même. Mais , ô comble d'impudence ! on voit parmi les Chrétiens des Prêtres sacrés , & des gens qui se donent pour plus saints encore , des Religieux , exciter les Princes & les Peuples aux massacres & au carnage ! De la trompette Evangelique

ils en font la trompette de Mars ; oubliant la dignité de leur caractère , ils courent de tous côtés , mettant tout en œuvre & s'exposant à tout pour allumer la Guerre , & y inciter des Princes , qui sans eux seroient peut être restés tranquilles , ou dont au moins ils auroient dû par leur autorité calmer les émotions les plus tumultueuse. Et ce qu'il y a de plus monstrueux , on voit ces Prêtres eux mêmes les armes à la main , pour ces mêmes choses qui ont été le mépris des Philosophes Paiens , mais plus singulièrement encore de tout les Homes Apostoliques.

Il n'y a que peu d'années , ne vit-on pas en éfet des Prédicateurs de l'Évangile , je veux dire , des Frères Mineurs & des Dominicains , sonner hautement le tocsin en chaire , & rendre de plus en plus furieux des gens qui ne l'étoient déjà que trop ? Chez les Anglois , ils les animoient contre les François ; & chez les François ils les animoient contre les Anglois. Tous incitoient à la Guerre ; il n'y en eût qu'un ou deux qui prechassent la Paix , & il y alla presque de leur vie d'avoir seulement prononcé mon Nom. On voïoit les Prélats oublier la Dignité de leur état , & courir de tous côtés pour tâcher d'irriter la maladie publique , tantôt auprès du Pape , & tantôt auprès des

Princes , les incitant à se hâter d'armer , comme si par eux mêmes ils n'eussent pas été déjà assez transportés de cette fureur ; colorant tout cela des plus beaux prétextes , & tortant les Ecrits des Pères & des Homes pieux , les paroles mêmes de l'Écriture Sainte , pour s'en autoriser de la manière la plus impudente & la plus impie. Les choses en sont même venues au point , que c'est être fou que de dire le moindre mot contre la Guerre , & que de vouloir louer ce que *Jésus-Christ* a le plus loué. On regarde come peu affectionné au bien du peuple , & peu zélé pour le Prince , quiconque conseille la chose de toutes la plus salutaire , & déconseille de toutes la plus ruineuse. On voit les Prêtres suivre les Armées , & les Evêques y présider ; abandonant ainsi leurs Eglises , pour servir Bellone. Et même c'est la Guerre qui crée les Prêtres , les Evêques , les Cardinaux ; & c'est pour eux un titre glorieux & digne de Successeurs des Apôtres , que celui de *Légat de Camp*. Ainsi il n'est pas étonnant que des Enfans de Mars ne respirent que Mars.

Pour rendre le mal d'autant plus incurable , on donne à toutes ces impiétés un air de Religion. Les Etendarts portent la Croix ; l'impie Soldat , soudoié de quelques sous pour le massacre & le carnage , la porte sur

sa poitrine, & la Croix, qui, seule même, devroit détourner de la Guerre, en devient ainsi le symbole. Soldat scelerat ! Qu'as tu de comun avec la Croix ? Des Loups, des Dragons & des Tigres convenoient pour étendart à de tels esprit & à de tels faits. La Croix est l'Enseigne de celui qui a vaincu, non en combattant, mais en mourant ; qui a sauvé, & non détruit ; c'est un signe qui devroit sur tout te rapeller, si du moins tu es Chrétien, quels Enemis tu as à combattre, & comment tu peux en être vainqueur. Courant à la destruction de ton Frère, tu portes l'enseigne du Salut, & avec la Croix tu perds celui que la Croix a sauvé. Bien plus ; on traîne dans les Camps les Mystères les plus sacrés, & qui plus que tout autres représentent quelle doit-être la parfaite concorde des Chrétiens ; &, de la participation à ces Mystères, on court à la bataille, on enfonce le fer dans les entrailles de son Frère, & l'on rend ainsi *Jésus* Spectateur du plus grand de tous les crimes, & de tous le plus agréable aux Démons ; si tant est que *Jésus* se trouve jamais parmi ces horreurs. Enfin, & ce qui est le comble de l'extravagance, dans l'un & l'autre camp, dans les deux armées qui vont se battre, on voit briller l'étendart de la Croix, & célébrer la

Messe.

Messe. Quelle monstruosité ! La Croix guerroyer contre la Croix , & Christ contre Christ ! La Croix , dis-je , qui devoit faire la terreur des Enemis du nom Chrétien ! Que ne combattent-ils tantôt contre cet objet de leur adoration ? Gens dignes de plus d'une Croix , mais de Croix réelles !

Coment , je vous prie , dans la célébration de ces Messes le Soldat peut-il prononcer *Nôtre Père* ? Bouche impie ! Tu oses nommer Dieu ton *Père* , toi qui vas égorger ton Frère ? Tu oses lui dire , *Ton Nom soit sanctifié* ; tandis que rien ne deshonne plus ce saint Nom , que vos tumults & vos guerres ? *Ton Règne vienne* ; tandis qu'aux dépens de tant de sang tu machines l'établissement du tien , vraiment tyrannique ? *Ta volonté soit faite sur la terre come au ciel* ; toi qui fais qu'il veut la Paix , & qui te prépares à la Guerre ? Tu demandes au Père comun *le pain quotidien* ; tandis que tu mes le feu aux moissons de tes Frères , & que tu aimes mieux périr , que de lui être en secours ? Coment après cela ajouteras-tu , *Pardone nous nos péchés , come nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* , toi qui cours à mille fraticides ? Tu demandes que *toute périlleuse tentation soit éloignée de toi* , tandis que t'exposant toi même aux plus grands périls , tu ne cherches qu'à y faire tomber ton Frère ? Tu

pries d'être *délivré du Malin*, tandis qu'à son instigation tu machines contre ton Frère le mal le plus atroce ?

Platon ne veut pas qu'on donne le nom de Guerres à celles qui se faisoient de Grecs à Grecs : Ce sont *des Séditions*, dit-il. Mais ici on nomme même *Guerre sacrée*, celles qui se font de Chrétien à Chrétien, pour quelque sujet que ce puisse être, avec de tels Soldats, & de telles armes ! A Rome Païenne les Loix condamnoient celui qui trempoit ses mains dans le Sang d'un Frère, à être coufu dans un sac de cuir, & jetté à la rivière. Ceux que *Jésus-Christ* est venu unir come Frères, le sont-ils donc moins, que ceux qui le sont par le Sang ? Mais au lieu de punition, il y a ici des récompenses pour les fraticides. O le triste sort que celui des gens de guerre ! Le Victorieux est fraticide ; le Vaincu périt, & n'en est pas moins fraticide lui même, parce qu'il n'a pas tenu à lui de l'être. Avec tout cela ils détestent les Turcs & les traitent d'impies ; come si eux dans tout ceci agissoient bien en Chrétiens ; & ils ne considèrent pas que le spectacle le plus agréable qu'ils pussent donner aux Turcs, c'est de se massacrer ainsi les uns les autres. Les Turcs, disent-ils, sacrifient aux Démons. Mais come sans doute

doute il n'est point pour les Démons de victime plus agréable , qu'un Chrétien égorgé par un Chrétien , que faites vous, je vous prie , que ce dont vous taxez les Turcs ? Car alors les Démons ont double victime ; celui qui immole , & celui qui est immolé. Tout Home donc qui aimera les Turcs , & les Démons , n'a qu'à offrir souvent de tels sacrifices.

La suite le Mois prochain.

Pag. 142. lig. 17. avec ses Collègues, *lisez* , avec quelqu'un de ses Collègues.



AUX EDITEURS.

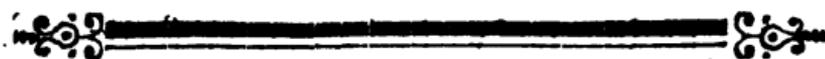
En leur envoiant le Discours suivant.

MESSIEURS.

CE qui m'a donné lieu d'entreprendre l'Ouvrage que je prens la liberté de vous comuniquer, c'est la lecture de celui qui a été couronné par l'Académie de *Marseille*. Il m'a parû, ainsi qu'aux Editeurs du *Choix Littéraire*, que l'Auteur ne laisse rien à désirer à l'égard du stile; mais qu'on n'y trouve pas toûjours autant de Solidité dans le Raisonnement, que de beautés dans les expressions. Convaincu de l'impuissance où je suis d'aprocher de son élégance, je me croirai trop heureux, si par la justesse des réflexions, je puis suplérer au défaut d'une éloquence à laquelle je m'éforcerois vainement d'ateindre.

Come cet Ouvrage se trouve un peu trop étendu pour être inseré tout entier dans un Journal, où il ne doit pas moins régner de variété, que d'agrémens ou d'utilité, j'ai crû qu'il étoit plus à propos de ne vous en voier, pour le coup, que la première partie, & de réserver la seconde pour le mois suivant. J'ai l'honneur d'être &c.

J. F. D*****.



DISCOURS

Sur cette Question ; *Le Bonheur est-il plus comun chez les Grands que chez les Petits.*

IL s'en faut bien, que ceux que nous envisageons come heureux ou malheureux, le soient en éfet. Sans cesse dupes de l'apparence, nous imaginons le plus souvent le bonheur où il n'est pas, faute de considerer, qu'il dépend moins des circonstances où nous nous trouvons, que de l'impression qu'elles font sur nous.

Qu'est-ce que le Bonheur, dans l'idée de la plûpart des homes ? Ils le font consister dans l'exemption de ce qu'ils regardent come des maux, & dans la jouissance de ce qu'ils apellent des Biens. Dès là la position d'un Home étant connue, on conoitroit le degré & l'étendue de son bonheur : Plus il possèderoit de ces prétendus avantages, plus il seroit heureux.

Mais cette Idée que l'on se forme du bonheur, n'est rien moins qu'exacte. S'il est des situations dans lesquelles un Home puisse avec vraisemblance, être suposé plus heureux que dans d'autres, il en est peu ou la chose soit tellement sûre que la supposition contraire ne puisse avoir lieu. Il n'y

a pas moins de variété dans la façon de penser des Hommes, que dans leur manière d'être : Il n'en est presque point qui envisagent les choses sous un même point de vue. Dès là, qui me répondra que ce que je crois devoir contribuer à la félicité d'un autre, produise cet effet sur lui ? N'est-il pas fort possible, que je paroisse à ses yeux, plus fortuné qu'il ne l'est aux miens ? La remarque que je fais est d'autant plus juste, que nous ne voions de l'Homme qu'une bien petite partie ; qu'il n'y a que son extérieur, qui soit toujours à nôtre portée, & que le reste peut aisément échapper à nôtre pénétration. Sur quoi reposera donc l'opinion que j'ai du bonheur de quelqu'un ? Tout au plus sur de simples apparences, qui peuvent être d'autant plus trompeuses, que l'Homme à l'art de se contrefaire ; & de paroître au dehors tranquille & heureux, pendant qu'il est intérieurement inquiet & misérable.

En considérant les avantages dont jouissent les autres Hommes & dont nous sommes privés, il arrive ordinairement que nous en sommes tellement éblouis, que nous ne découvrons point les inconvéniens dont ils sont accompagnés, & qui en sont une suite presque inévitable. D'où il résulte, tout naturellement, que nous apprécions les avan-

tages d'autrui beaucoup au delà de leur juste valeur ; pendant que lors qu'il s'agit de nous , tout occupés des désagrémens de nôtre état , nous fixons rarement la vûe sur les agrémens qui y sont annexés. Après ces Réflexions préliminaires , venons à la Question que nous nous proposons de résoudre.

Au premier coup d'œil semble t'elle problématique ? Est-il en aparence une Condition préférable à celle d'un Grand ? Elevé aux Postes les plus brillans , les distinctions les plus flateuses sont son apanage. Tout ce qui l'environne s'empresse de lui rendre hommage & d'exécuter ses ordres. Forme-t-il des desirs , il est d'autant plus à même de les satisfaire , qu'avec l'or & les faveurs qu'il peut répandre , il seroit bien extraordinaire de rencontrer des obstacles ou d'esfuijer des refus.

A ce Tableau en racourci de la Grandeur , faisons succéder celui de l'état abject de ce Mortel disgracié de la Fortune , qui , occupé sans relâche aux travaux les plus pénibles , ne peut par ce moien se procurer le nécessaire , & se voit enlever presque tout ce qu'il a gagné à la sueur de son Visage , ou par un Collecteur d'Impots inexorable , ou par des Créanciers durs & inhumains. Je me transporte dans son Habitation ; que

vois-je ? Est-ce celle d'un Etre , qui par sa Nature , étoit l'égal de ce Grand que j'ai vû logé dans un Palais superbe ? Hélas ! la demeure de cet infortuné difere à peine de celle que nous destinons aux Animaux ! Là Lumière , agrément qui devoit être commun à tous , & qui est si propre à faire naitre la joie dans nos Cœurs , la Lumière , dis-je , pénètre à peine dans un lieu ou tout inspire la tristesse & l'ennui , & où l'on ne découvre aucune de ces comodités , si nécessaires à la douceur de la Vie. Après avoir parcouru des yeux cette Chaumiére , je fixe mes regards sur le malheureux qui en est Propriétaire ; sur sa Femme , sur ses Enfans. Tristes objets , plus dignes de la pitié & de la compassion , que du dédain & du mépris des autres Homes : Je vous vois par la dureté de vos semblables , privés d'un avantage , que la Nature a acordé aux Brutes , prémunies par ses soins contre les injures de l'air , les Haillons que vous portés , & dont vous n'êtes couverts qu'en partie , ne vous en mettent pas à l'abri. Si au moins tant de désagrémens étoient un peu contrebalancés par une nourriture propre à vous faire oublier vos fatigues & les inconvéniens atachés à vôtre état ! Mais à la simple vüe des mets qui doivent apaiser vôtre faim , je conçois qu'elle doit être excessive,

pour vaincre v^otre répugnance & vous les faire trouver suportables. Abrégeons une description capable d'émouvoir quiconque n'a pas perdu tout sentiment d'humanité, & passons à une Condition, moins brillante à la vérité que celle du Grand, mais où l'on est exempt des maux que nous venons de retracer.

Tous les Homes ne sont pas dans l'élevation ou dans le basseffe, dans l'opulence, ou dans la misère. Il en est qui tiennent un milieu entre ces deux extrêmes. Dans cet état, que l'on apelle médiocrité, on ne fixe point les regards de la multitude par l'éclat éblouissant des Dignités, par la magnificence & le faste qui acompagnent la grandeur. On n'y reçoit point ces titres pompeux, & ces hommages si propres à nourrir la vanité & à flater l'amour propre. Une Fortune bornée oblige à mettre des bornes à sa dépense, mais on peut s'y procurer abondamment le nécessaire & jusqu'à un certain point, le superflu.

Il semble résulter des Portraits que je viens de faire, que le bonheur doit être plus commun chés les Grands que par tout ailleurs. Faisons voir que ces aparences sont trompeuses, & qu'on le trouve plus souvent dans la médiocrité. Après quoi je prouverai, dans une 2^{de} Partie, que si une misère telle

que cellé dont j'ai tracé le triste tableau, est peu propre a faire des heureux, on peut l'être dans un état beaucoup au dessous de la médiocrité, autant & plus qu'on ne l'est ordinairement dans la grandeur.

Avant que d'éclaircir cette proposition, *la félicité se trouve rarement dans la grandeur*, j'en avance une autre, que je ne crois pas moins certaine; c'est que *non seulement cet état est très compatible avec le bonheur, mais qu'il est des cas; où il peut nous rendre plus heureux que la médiocrité.* Supposons un Grand, aussi éclairé que vertueux, qui n'use de son pouvoir & de ses richesses, que pour le bien & l'utilité de ceux qui lui sont subordonés; qui bien loin de les traiter avec cet orgueil & cette hauteur, que l'élevation n'inspire que trop souvent, se raproche pour ainsi dire d'eux, par les bontés qu'il leur fait éprouver; qui pouvant aisément satisfaire ses desirs, n'en forme jamais que la Raison n'approuve; & qui dans la position, où l'on est le plus tenté de se livrer sans retenue aux plaisirs, les goûte avec autant de moderation que de sagesse.

Quel ne doit pas être le bonheur d'une Personne, qui fait de la grandeur, un usage aussi louable? Il se propose de faire des heureux; peut-il ne l'être pas lui même, lorsque

par ses soins & son application il parvient à ce but ? Peut-on concevoir une satisfaction qui approche de celle qu'il doit ressentir ? En est-il de plus vives, de plus dignes d'un Home qui fait penser ? L'approbation de sa Conscience le convainc que les suffrages du Public & l'estime générale, ne sont point l'effet de la contrainte ou de la Flatterie : D'autant plus respecté, qu'il se rend respectable, c'est moins à son Rang qu'à ses Vertus, que l'on rend hommage : Chéri de tout le monde, chacun fait en sa faveur des Vœux d'autant plus sincères, qu'il est de l'intérêt général qu'ils soient exaucés. Et qui a plus de droit que lui de former cette espérance : Imitant dans sa conduite celle de l'Être suprême, qui fait servir sa Puissance au bien & à l'avantage des Homes, il ne peut qu'être agréable à ses yeux ; se concilier l'amour & la protection de ce Grand Être, & en éprouver les effets, déjà dans cette Vie ; d'autant plus que sa tempérance, & l'usage modéré qu'il fait des plaisirs, le mettent à l'abri des maux que les excès opposés entraînent après eux.

Que le sort d'un Grand, tel que celui dont je viens de crayonner le portrait, est digne d'envie ? Qui ne voit qu'en effet, il est d'autant préférable à celui d'un Home

qui seroit dans la médiocrité, qu'avec les mêmes Talens & les mêmes Inclinations, il auroit moins de pouvoir, & par conséquent moins d'ocasions de les rendre utiles a ses semblables ? Mais le malheur est, qu'il est extrêmement difficile de trouver quelqu'un qui ressemble à la personne que je viens de dépeindre. Les tentations sont si fréquentes dans cet état : Il est si facile d'y succomber, qu'il faut être très affermi dans la vertu, pour que de pareils obstacles ne fassent pas broncher.

Et d'abord qu'il est rare d'aspirer aux Grandeurs, sans avoir recours à des moyens que la Conscience désavoüe, & sans manquer essentiellement à ses devoirs. Que de manèges odieux n'emploie-t-on pas ordinairement, pour gagner la faveur des personnes, qui peuvent contribuer à nôtre élévation, & pour les prévenir contre ceux qui postulent les Postes, que l'on ambitionne. Le mensonge, l'artifice, la fraude, rien n'arrête ; on fait usage de tout ce que l'on croit propre à faire réussir ses desseins. Le succès a-t-il répondu à nôtre atente ; est on satisfait ? Non. A peine a-t-on obtenu ce qu'on recherchoit avec tant d'empressement, qu'on forme de nouveaux desirs, de nouveaux projets, plus malheureux par cé qu'on ne possède pas, qu'heureux

par ce que l'on possède ; come l'Avare , on ne dit jamais c'est assés. Mais je veux suposer , contre toute vraisemblance , qu'on mette des bornes à son Ambition : Que de soins , que d'embarras ne donent pas & les Dignités dont on est revêtu , & les Richesses dont on est possesseur ? A quelle gêne , à quelle contrainte n'assevit pas cette grandeur , dont on est si idolatre ? Que d'attention ne faut-il pas pour observer exactement le cérémoniel qu'elle prescrit ? Avec quelle assiduité n'est-on pas obligé de faire sa Cour , à ceux , qui par leur Crédit peuvent nous maintenir dans le Poste que nous ocupons ? Que de ménagemens , de flaterie , de souplesses , pour conserver leur Bienveillance ? Que de pénétration pour découvrir & faire échouer les complots & les machinations de ceux qui nous portent envie , & pour leur faire manquer les occasions de nous nuire ? En vain prétendra-ton que le Grand peut faire une douce diversion à tant de soucis rongeurs , en se livrant aux plaisirs qu'il est si à même de se procurer. Mais quelle joie , quelle satisfaction peut goûter une Ame en proie aux troubles & aux inquiétudes , ou si l'on veut suposer qu'il vienne à bout de s'étourdir pendant quelques momens , c'est un Calme de peu de durée , qui est bientôt suivi de la Tempête.

Au moins si dans une situation aussi violente il avoit quelque Ami fidèle à qui il pût ouvrir son cœur & dans le sein duquel il pût déposer ses inquiétudes ; mais l'Amitié , ce Sentiment si propre à diminuer les amertumes de la vie & à en augmenter les douceurs, si rare dans toutes les Conditions , l'est tellement chez les Grands , que nombre de gens le croient incompatible avec leur état.

En effet , leur position , le caractère & les dispositions de la plupart, paroissent autant d'obstacles qui les empêchent d'inspirer l'amitié & d'en conoitre les charmes. Tous ceux qui approchent d'un Grand doivent lui être suspects. Chercheroit-il des Amis chez ses égaux ; mais il faudroit lui supposer bien peu de pénétration , pour compter sur des démonstrations d'estime , sur des protestations de secours & de dévouement , de la part de Gens dont les Discours n'expriment presque jamais les véritables sentimens , & qui ont fait un art de la politique & de la dissimulation. Fera-t-il plus de fond sur ses Inférieurs ; mais les Homages qu'ils lui rendent & l'intérêt qu'ils semblent prendre à ce qui le regarde, ne sont pas moins équivoqués, & sont ordinairement l'effet , où de la crainte ou de l'espérance : On redoute leur pouvoir, on brigue leurs Faveurs. Des Gens qui se
 diri-

dirigent par de semblables motifs , font-ils bien susceptibles d'un sentiment aussi noble, aussi désintéressé que l'Amitié ? Atendra-t'on d'eux cette sincérité, cette candeur, qui en fait un des caractères les plus distinctifs ? Mais supposé qu'il se trouvat quelqu'un, qui eût assez de lumières pour lui doner de bons conseils & assez de fermeté & de courage pour l'entreprendre, est-il probable qu'il fut bien reçu d'un Home à qui la flaterie & l'adulation ont fait concevoir la plus haute opinion de lui-même ? D'ailleurs l'Amitié établissant une espèce d'égalité, pense-t-on qu'il voulut former des liaisons si étroites avec une Personne d'une condition différente de la sienne ? Son Orgueil souffriroit trop d'une démarche qui l'aviliroit à ses propres yeux ; ce seroit déroger à son rang, manquer à ce qu'il se doit à lui même.

S'il est donc come impossible qu'un Grand puisse avoir des Amis, il sera dans les circonstances où nous l'avons supposé d'autant plus à plaindre, qu'abandonné à lui même, sans secours & sans guide, ne pouvant ni fixer ses incertitudes, ni calmer ses alarmes, son cœur ne goûte jamais ce repos & cette tranquillité d'esprit, sans lesquels on ne sauroit imaginer de vrai bonheur.

Mais que seroit-ce, s'il voioit réaliser ses

craintes , & si les Enemis de son élévation, par leurs complots & leurs artifices , venoient à bout de le dépouiller de ces Dignités , dont l'aquisition lui a tant couté , & dont la conservation lui tenoit tant à cœur ? Que seroit-ce , si pour assouvir leur haine ou leur ressentiment , ils le faisoient tomber dû faite des Grandeurs dans l'humiliation la plus profonde ? Qu'on conçoive, s'il se peut, l'effet que doit produire sur lui une si terrible Révolution. Voir succéder le mépris , l'opprobre & l'ignominie à des témoignages continuels de respect , de déference & de soumission ; un abandon general à cette foule empressée à lui rendre hommage ; avoir la mortification de s'entendre dire des vérités dures & désobligeantes, par ceux là même qui lui prodiguoient les éloges les plus flatteurs ; se voir à une distance infinie de ceux qui étoient ses Egaux & au niveau de ceux qu'il regardoit come fort au dessous de lui ; se trouver enfin sans ressources , sans consolation , dans une situation si triste & si déplorable , peut-on imaginer un coup plus acablant , & plus capable d'inspirer le désespoir ?

Après cela qu'une Imagination séduite par de vaines apparences , exagère les prérogatives d'une Condition si orageuse ; qu'on
fasse

faſſe le portrait le plus atraiant des honeurs, des diſtinctions, & des plaiſirs, qui ſont l'apanage de la Grandeur; ce pouvoir enchanteur, ces Titres pompeux, cet éclat éblouiſſant ſont-ils des biens aſſés réels, pour contrebalancer les maux auxquels ils nous expoſent, & le Sage ne préférera-t'il pas de beaucoup la médiocrité, Condition moins brillante à la vérité, mais où l'on eſt ſujet à moins d'inconvéniens, à moins de revers.

Dans cet état moins propre à fixer les regards, on eſt par là même moins en but aux traits de l'envie; on eſt moins respecté, moins craint; mais les marques d'eſtime & de bienveillance que l'on reçoit, ſont d'autant plus flatuſes, qu'elles ſont moins équivoques; on n'y jouit pas du Privilège de comander à ſes ſemblables & de faire uſage de cette autorité que done le Rang & le Pouvoir; mais on peut exercer ſur les Cœurs un empire d'autant plus doux, qu'il ne fera point l'éfet de la contrainte, mais d'une ſupériorité de mérite & de vertu. Si l'on eſt plus dépendant des Loix, ſi l'on ne peut impunément les enfreindre, on a par là même plus de motifs à les obſerver, que celui, qui par ſon crédit ou ſa puiffance, peut ſe ſouſtraire au châtiment qui devront être une ſuite de leur tranſgreſſion.

Mais tout au moins dira-t'on, le Grand

peut goûter mille douceurs , mille agrémens, que l'on ne conoit pas dans la médiocrité : Quel avantage n'est-ce pas d'être à même de satisfaire ses goûts & ses panchans , & de jouir de tout ce qui peut charmer les Sens ou flater la Volupté ?

Eh ! quoi ! Si je possède au delà du nécessaire, ferois-je malheureux d'être obligé de me passer de quelques unes de ces Superfluités, que tant de Gens regardent come essentielles au bonheur. Dois-je donc confondre des besoins imaginaires avec des besoins réels , & faire dépendre ma félicité de l'opinion d'autrui , pendant qu'elle ne dépend que de moi ? Ne nous abusons pas , on n'est pas heureux à proportion de l'étendue de ses desirs & de la facilité qu'on a de les satisfaire ; au contraire , celui qui met des bornes à sa cupidité, qui use des plaisirs avec modération & qui rencontre même des obstacles dans leur jouissance , est beaucoup plus propre à sentir le bonheur , que celui qui formant sans cesse des desirs , se livre sans interruption & sans retenue à ses panchans.

Qu'on consulte l'expérience , elle nous apprendra , que l'attente de ce que nous envisageons come des biens , nous rend souvent plus heureux , que leur possession : Cela est surtout vrai à l'égard des plaisirs. L'idée qu'on s'en forme est presque toujours

supérieure à ce que nous les trouvons en éfet ; & si la jouissance diminuée beaucoup la valeur des objets , qui nous avoient frappés dans l'éloignement , si l'impression qu'ils font sur nous n'est ni aussi agréable, ni aussi vive , que nous l'avions pensé , quel éfet devra produire une répétition presque continue de ces plaisirs ? Nous feront-ils constamment éprouver les mêmes sensations , & dans le même degré de force ? N'est-il pas plutôt à présumer , que nos sens s'émousseront , & que dans une situation trop uniforme , nôtre Ame n'étant plus que foiblement affectée , elle concevra peu à peu de l'éloignement & du dégoût pour ce qu'elle avoit recherché avec le plus d'empressement.

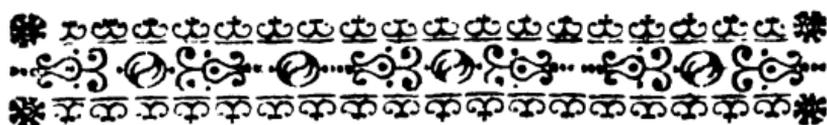
Mais quand l'impression de la Volupté seroit plus durable , quand les objets qui l'occasionent seroient plus capables de fixer la légèreté & l'inconstance naturelle de l'Homme, la construction de ses Organes est telle, qu'il se ressent tôt ou tard de l'usage immodéré des plaisirs , & qu'il est exposé à mille maux , qui sont une suite de ses excès , & qui lui font paier bien cher les satisfactions qu'il a pû goûter. Qu'on ne fasse donc plus soner si haut la malheureuse facilité qu'ont les Grands de satisfaire leurs Passions & de s'y livrer sans mesure :

Qu'on

Qu'on n'envie plus des avantages ; qui ne font qu'apparens.

O ! vous, qui vivés dans la médiocrité , & qui voies les inconvéniens attachés à leur état , béniffés le Ciel de vous avoir placé dans la situation la plus propre a conferver vôtre innocence & à vous rendre folidement heureux ; pendant que , dans une Condition plus relevée , il est fi aisé de s'écarter des sentiers de la Vertu & fi difficile de parvenir au bonheur.





DISCOURS

Où Réflexions mêlées sur les avantages de l'Education.

IL n'y a rien certainement qui influe d'avantage sur le bonheur public & particulier que l'Education: On peut la comparer aux Colones d'un vaste Edifice; si elles sont foibles, par les différentes fécouffes qu'elles reçoivent insensiblement des injures du tems, entraînent bientôt après elles l'éroulement entier de tout le Bâtiment: La Société en général forme l'Edifice, & chaque Individu fait partie de ces Colones; ainsi, selon qu'il contribue plus où moins à conserver son rang, par une bone ou mauvaise conduite, il procure plus ou moins de solidité & d'ornement au tout dont il forme une partie. Voilà, à mon avis, l'idée qu'on doit établir avant que de passer à quelques réflexions. Je n'ignore pas, qu'une matière aussi importante, a été traitée par des Génies supérieurs, avec lesquels je suis fort éloigné de vouloir me mettre en parallèle; je ne laisserai pas de hazarder quelques raifonemens, plutôt come de foibles

argumens , que come des règles décisives ; & quoi que la nouveauté d'un sujet peu comun captive assez ordinairement l'attention d'un Lecteur ; je crois cependant, qu'on ne sauroit mieux employer ses momens de loisir , qu'à lui mettre devant les yeux un tableau , qui en lui rapellant ses premières années, le promène dans un vaste Champ , (*si j'ose me servir de cette figure*) où aiant été sujet à broncher plus d'une fois , il peut plus aisément , par le souvenir de ses fautes passées, en aplanir la route à ceux qu'il y doit conduire.

L'Home sorti pur des Mains de son Créateur , étoit naturellement porté à la pratique de toutes les Vertus ; mais corrompant bientôt son origine céleste , il déchut de l'état d'innocence , avec lequel il avoit ouvert les yeux à la lumière du jour. Aussitôt toutes les Passions vinrent se loger comme au centre de son ame , & se succédant tour à tour , exercèrent chez lui un empire absolu. Une ignorance volontaire sur les devoirs , fascinoit les yeux des Pères & des Enfans ; & les uns & les autres également coupables , se plongoient dans les défordres les plus affreux. En vain la voix divine de la Conscience , qui arrête souvent les plus scélerats , cherchoit-elle à réveiller en eux les sentimens d'équité que le Créa-

teur avoit imprimé dans leurs Cœurs ! En vain crioit-elle, parmi le tumulte des Passions, *Rendez à chacun ce qui lui appartient ; Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous même* : L'Homme sourd n'avoit d'autres guides que sa Volonté. L'Ambition, l'Injustice, les Rapines, les Exactions, les Débauches se débordoient à grands flots sur la surface de la Terre ; les Noë étant uniques, présentoient de trop foibles digues pour s'oposer à tant d'agitation. Deux Villes riches & bien peuplées ne renfermoient qu'un seul Juste dans leurs feins, tout le reste n'étoit que des Scélerats. Les Vieillards, les Vieillards eux-mêmes levoient les premiers l'étendart du crime & de l'impudicité, & il ne falut rien moins que le couroux embrasé du Ciel, pour étoufer tant de criminels Habitans.

Coment dans des Siècles aussi corrompus pouvoit-on veiller aux soins de l'Education, de cette Education qui se fortifie plus par les Exemples, que par les Préceptes. Le Père impie & ravisseur, pouvoit-il dire à son Fils, *mon Fils, atachez vous à la crainte de Dieu ; ne faites tort à personne ?* Le Fils se moulant sur le caractère de celui dont il avoit reçu le jour, étoit aussi scélerat que lui.

lui. En un mot ce n'est que des *David* * ; qu'on voit sortir des *Salomon*. Etabliffons donc pour baze de l'Education, d'être nés de Parens vertueux ; fans cela , pour l'ordinaire, les soins , les peines , les travaux, deviennent inutiles ; c'est autant de fillons gravés sur le fable d'une Mer orageuse. En tout tems, come en tout lieu, on a reconu tôt où tard l'utilité & les grands avantages, qui découloient d'une bone Education. Les Rois, les Princes & les Magistrats ont été vivement pénétrés de cette Maxime d'un sage Païen, *que sans l'Education l'Home voltigeroit à l'avanture, suivant ses desirs & ses panchans, & qu'il n'y auroit que la parole, qui put le distinguer des Bêtes féroces* : Ils ont pourvû aux besoins de ceux qui, nés avec des talens & du génie, manquoient d'un habile cizeau pour mettre en œuvre

* Il ne manque pas d'exemples, pour condamner ce que j'avance ici. L'Histoire sacrée & profane nous en fournissent un très grand nombre ; cependant je ferois porté à croire, qu'il y a plus d'Enfans qui marchent sur les traces de Pères vertueux, que de ceux qui se détournent du Vice, dans lequel avoient croupi leurs Ancêtres. Le bon exemple prévaut, les sentimens d'honneur font plus vifs ce me semble, dans les premiers, que dans les seconds ; dégrader est quelque chose de trop fort dans des Ames bien nées.

un or, qui alié de différentes matières auroit trop perdu de sa valeur. Ils ont été également émus de compassion pour ces Enfans, qui font issus de Pères, semblables à celui dont se moqua autrefois un savant Philosophe * : Il exigeoit pour récompense de ses soins & de ses travaux une somme, qui fit crier à ce Père avare, *J'en pourrois acheter un Esclave !* *Agi, exécute*, dit le Philosophe, *tu en auras deux, ton Fils, & ton Esclave.* Enfin sentant que le chemin de la Vertu, & de la Science auroit quelques désagrémens, vû quelquefois les difficultez qui s'y rencontrent, ils ont jugé, avec beaucoup de Sagesse, qu'un grand nombre apellé à courir dans cette noble carrière, s'exciteroit à l'envi par les desirs pressés d'un chacun, de se devancer

* *Aristippe.* Ce n'est pas celui dont parle *Horace*, L. I. Ép. I. v. 18.

Nunc in Aristippi furtim praecepta relabor.

Tantôt je retombe, sans m'en apercevoir, dans la Morale d'Aristippe. Ce premier avoit fondé la Secte Cyrénaïque ; mais celui dont il s'agit est le même dont parle *Cicéron* dans son I. Livre, de *natura Deorum* : Un jour surpris en Mer, par une violente Tempête, & faisant voir quelque émotion, quelqu'un lui demanda comment la crainte pouvoit s'emparer d'un Philosophe tel que lui ? *Je pense à ce que deviendra mon ame*, répondit-il : Belle parole dans la bouche d'un Païen !

dans une aussi belle route : C'est pour cet effet qu'on a fondé des Ecoles publiques, des Universitez où le Riche, confondu & mêlé avec le Pauvre, n'auroit d'autre rang, que celui qu'il mériteroit par une application assidue ; en un mot où les uns & les autres, instruits à peu de frais dans tout ce qui concerne la Vertu, les Bonnes Mœurs, & les Sciences, pussent ainsi former dans la suite une Pépinière de braves & vertueux Citoyens. Voilà en peu de mots l'origine de l'Education, qui a reçu, suivant les tems & les lieux, plus ou moins d'accroissemens, & qui en reçoit encore tous les jours de nouveaux.

Il n'est pas donné *, disoit un ancien Pro-

* *Suidas*, au rapport d'*Erasme*, dit que la difficulté d'aborder par Mer à *Corinthe* donna lieu à ce Proverbe. L'on s'en sert figurément pour dire, tout le monde n'a pas des talens. *Horace* s'en est servi dans ce sens. Voiez, L. I. Ep. XVII. v. 36.

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

D'autres appliquent ce Proverbe à *Lais*, fameuse Courtisane de *Corinthe*, qui mettoit ses faveurs à si haut prix, qu'un grand nombre n'étoit pas en état de les paier.

verbe , il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Apliquons le , ce Proverbe , à nôtre sujet , & difons en premier lieu , qu'il y a de jeunes Gens , qui fortis de Parens illustres , distingués , recomandables par leurs Talens & leurs Richesses , croient que tout doit plier au gré de leurs desirs & de leurs inclinations. Ils ne faut rien moins à de pareils Génies que des *Agrippas* , où des *Mécènes*. D'autres ressemblent à un *Alcibiude* ; Home grand , jusques dans le vice même , dévoué à toutes fortes de plaisirs criminels ; mais capable de s'en détourner avec force. La Nature lui avoit prodigué ses plus rares faveurs , de l'esprit , de la beauté , du courage , en un mot , un génie des plus vastes & des plus étendus. Tant d'avantages réunis , lui inspiroient , dans la fleur de la jeunesse , un Orgueil , qui alloit jusqu'à l'insolence la plus outrée. Ce caractère paroît de la manière la plus forte par la réponse qu'il fit à des personnes qui l'exhortoient à apprendre la Musique , *Alcibiade*, dit-il , *n'est pas pour donner du plaisir , mais pour en recevoir*. Il n'y eût que les leçons de *Socrate* , qui fussent capables de moderer l'arogance de cette Ame hautaine , & de la rendre accessible aux Maximes d'une saine Philosophie. Cet Home

de bien ne réussit pas entièrement à porter son Disciple à une conduite tout à fait régulière, incompatible en quelque sorte, avec un Esprit bouillant, placé dans la plus haute fortune ; mais il fut assez heureux du moins, pour lui procurer certains momens de calme, où il pût consulter ses lumières dans le silence des Passions. Il y a plus pour l'ordinaire de * *Nérons*, qu'il n'y a d'*Alcibiades*, & de ** *Thémistocles* ? Rangeons dans la troisième classe des Caractères indomptables, nés avec tous les Vices, à

* Cela fait allusion à cette belle parole de *Néron*, lorsqu'au commencement de son Règne, appelé à signer l'arrêt de mort contre un Criminel, il fut si vivement touché, qu'il dit, *Placé aux Dieux que je n'eusse jamais su écrire*. Parole qui sembloit annoncer un Prince revêtu d'un caractère bien différent, de celui qu'il montra dans la fuite. Il eût pour Précepteur *Sénèque*, & pour Gouverneur *Burrus*.

** *Thémistocle* fut un illustre *Athénien*, qui après avoir passé sa jeunesse dans toutes sortes de débauches, éفاça par les plus belles actions, lorsqu'il fut devenu grand, les tâches de sa jeunesse : Ce fut lui qui fortifia le port de *Pirée* & qui vainquit les Perses dans ce fameux Combat près de *Salamines*. Tant de services rendus à la Patrie lui méritèrent l'exil ; l'Ingratitude n'a été que trop de tous les Siècles la récompense décernée par le Peuple.

qui les crimes, & les forfaits ne coutent rien, qui, sourds à toute instruction, n'en reçoivent d'autre que celle que leur dicent leurs Passions les plus dérèglées. Tels ont été des *Attilas*, des *Nérons*, qui malgré les *Sénèques* & les *Burrus*, n'ont pas laissé de se plonger dans les désordres les plus affreux. De pareils caractères, il est vrai, font rares; nous ne trouvons plus, Graces à *Dieu*, de semblables Monstres que dans les Histoires les plus anciennes, & plutôt à *Dieu* qu'on ignorât entièrement qu'il en eût jamais existé de tels.

L'Education, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les Esprits. Quel art plus grand, plus respectable, plus sublime! Montrer le chemin de la Vertu, en aplanir la route; quel art plus difficile, plus pénible, plus infructueux souvent! Conoitre l'Home, cet Home si indomptable, si changeant, assiégé continuellement de mille Passions différentes, tantôt sage, tantôt fou, tantôt prudent, tantôt téméraire, en un mot, qui ne présente dans toute sa conduite, qu'un flux & reflux perpétuel d'agitations différentes; *comment trouver un home constant*, disoit

un Philosophe * ; *Il ne seroit pas Fils de la Nature parcequ'elle nous engendre tous vo- lages.*

L'Epine pique de bone heure ou ne pique jamais. Tels sont à peu près les inclinations des Homes , on les conoit presque dès le berceau. Dans cette réflexion d'*Alexandre le Grand* encor tout jeune , sur les Victoires de *Philipe* , *Mon Pere prendra tout , & ne me laissera rien à conquérir* ; que remarque-t-on , si ce n'est une ardeur militaire , qui començoit déjà à bourjeoner dans cette jeune Plan- te , qui ne tarda pas à vérifier la prédiction de son Père ; *Mon Fils* , lui disoit-il , *il te faut chercher un Roiaume qui soit digne de toi , car la Macédoine ne te sauroit contenir.* Tel est l'Home : A peine forti du ventre de sa mère , il comence à développer le germe des Vertus ou des Vices. L'Education vient dont fort à propos temperer ses inclinations & ses penchans ; réprimer dans cet *Alexandre* cet amour des combats , qui pourroit se changer en cruauté & en brigandage ; dans cet *Alcibiade* cette fierté , qui se tourneroit bientôt en arrogance.

* *Theophraste* Disciple d'*Aristote* & son Successeur : Il reste encore quelques Ouvrages de ce Philosophe.

Pour nous qu'avons nous à desirer ? N'avons nous pas reçu *Graces sur Graces*. Quelle Ville, j'ose dire dans l'Univers, où l'on prenne autant de soins de l'Education, que dans la nôtre ! Les Etrangers en sont convaincus eux mêmes, & s'y rendent de de toutes parts pour y venir puiser, come dans le sein même de la Vertu & de la Science. *Genève*, ô ma chère Patrie, la Bénédiction du Très Haut repose sur toi & sur tes Enfans : Tu seras à jamais un Bouquet de bones odeur chez toutes les Nations, & veuille nôtre Dieu tout puissant nous mettre tous en état, en aprochant un jour de son Trône auguste, de pouvoir lui dire avec confiance, *nous voici Seigneur, avec les Enfans que tu nous a donés.*



SUR L'INEGALITE'

Des Conditions.

LA Société du Genre-humain nous présente les différens Membres qui la composent, rangez sous deux grandes Classes : *Les Riches & les Pauvres.*

Un troisième état, connu sous le nom de *Mediocrité*, fait nécessairement partie de ces deux premiers, puisque, ou cet état satisfait celui qui s'y trouve placé, qui alors doit être regardé come vraiment riche, ou il ne le satisfait pas, & dans ce dernier cas il est réellement pauvre. Qu'on ne trouve donc pas étrange, que je ne fasse mention que des deux premiers états.

L'Inégalité de Conditions que présente ma division, forme un objet de plaintes pour les Pauvres.

On ne peut s'empêcher de regarder d'un oeil d'envie le sort de ces Grands de la Terre, en faveur desquels la Fortune paroît vouloir épuiser la source de ses bienfaits. On se récrie contre le désordre que l'on croit voir dans cette distribution inégale de Richesses.

On souhaiteroit de rétablir une primitive égalité sur la Terre. Puisque tous les Hommes, dit-on, sont issus d'une seule. & même Tige, qu'ils ont tous la même Origine, ne devroient-ils pas avoir tous une portion égale de l'Héritage de leur premier Père ? Puisque nous naissons, nous croissons, nous subsistons & nous mourons tous de la même manière, nous devrions tous aussi, sembler-t'il, jouir des mêmes douceurs de la vie, & être également partagez des Biens de la Fortune.

C'est là, à peu près, le langage que tiennent ceux de ma seconde Classe : Mais ces plaintes ont-elles du fondement ? Sont-elles raisonnables ? Ou plutôt, ce désordre apparent, dans la dispensation des Biens de la Fortune, ne seroit-il point au contraire, un sage arrangement, duquel découlent divers avantages pour le maintien & le bonheur général de la Société ? C'est ce que je me propose d'examiner. Pour cet effet, je considérerai d'abord les Hommes dans cette Inégalité qui excite la mauvaise humeur de ceux à qui elle paroît préjudiciable ; & ensuite ce qu'ils seroient nécessairement dans cette prétendue Egalité, qu'ils desireroient avec tant d'ardeur.

C'est là tout l'ordre que je me prescis dans mon Examen ; en sorte que sa première Partie se.

fera conoitre si les Pauvres ont raison de se plaindre de leur état & d'envier celui des Riches, & la seconde, si une Egalité complete, une fois établie entre les Homes à l'égard des Biens, seroit suivie de quelques avantages réels pour la généralité.

I. Partie.

Je ne déciderai point si c'est un motif d'Orgueil, ou l'effet d'un penchant naturel pour l'uniformité, qui fait que l'Home ne voit qu'à regrèt, des Individus de son espèce jour, souvent sans aucun mérite, d'une Fortune supérieure à la sienne propre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Pauvre souffre de voir le Riche honoré de chacun, avoir la préséance par tout, posséder de superbes Palais & des Jardins délicieux; surpasser les autres Homes par le nombre & la beauté de ses Chevaux, par la magnificence de ses Equipages, par une nombreuse suite, & par des Meubles d'un grand prix: Il voit le Riche avoir des Caves fournies de ce que chaque Pais produit de plus excellent en Vin, une Table décorée de plusieurs Services, pour chacun desquels on a rassemblé les Mets les plus rares & les plus délicats; comme un *Apicius*, il met l'Air, la Terre & la

la Mer sous contribution, l'Art & la Nature ne cessent de travailler pour lui.

Ce sont effectivement les prérogatives du Riche à l'égard des comoditez usuelles de la Vie, & quant à celles qui ont raport à l'Esprit & au Cœur, il ne sauroit en manquer:

Quiconque est riche est tout, sans sagesse il est sage,

Il a, sans rien savoir, la Science en partage :

Il a l'esprit, le Cœur, le Mérite, le Rang,

La Vertu, la Valeur, la Dignité, le Sang: &c.

BOILEAU. Sat. VII.

A l'exemple de celui dont parle le Poëte que je viens de citer, quiconque a de l'or est en droit de dire

Dans mon Cofre tout plein de rares Qualités.

J'ai cent mille Vertus en Louis bien comptés.

Enfin le Riche goûte & jouit de toutes les Voluptés que le monde peut lui fournir; il nage dans les délices.

Pendant que le Pauvre, Eh ! ce nom seul ne finit-il pas le Tableau ? Si après avoir fait le panégyrique de quelqu'un, pendant une heure entière, je viens à conclure en lui donant cette épithète, ne renverse-je pas

pas de fonds en double, & tout d'un coup, par ce seul mot, toutes les belles Qualités que je lui aurois attribuées? Le Pauvre, dont le nom seul fait horreur, ne voit au tour de lui que du mépris. Censé le dernier des mortels, insulté par les Supérieurs, il est un objet d'indifférence à ses Egaux, parce qu'ils n'ont rien à espérer de sa part. Une misérable Chaumière, dénuée de tout extérieur brillant, un Morceau de Terre de peu d'étendue & d'où il ne tire sa subsistance, qu'à la sueur de son Front, forment tout son Domaine. Il n'a que des Habits grossiers & des Meubles tout simples. L'Eau est l'unique secours qu'il trouve contre la soif; du Pain noir & quelques Fruits indigestes sont toute sa ressource pour apaiser sa faim. Il ne vit pas, il végète seulement & encore avec beaucoup de peine. Il n'est point de vices qu'on ne soit toujours prêt à lui attribuer, point de crimes, dont on ne le croie capable. On se défie de lui comme d'un Oiseau de proie dans une basse cour. Lui fait-on seulement la grâce de lui prêter une Amie? Lui suppose-t-on, seulement quelque qualité de l'Esprit ou du Cœur? Hélas!

La Vertu sans l'argent a les Ailes rognées,

Tout Pauvre n'est qu'un sot.

Voilà

Voilà l'état actuel des Homes. Je crois avoir mis le contraste qui s'y trouve dans tout son jour. Autant le Riche paroît avoir raison d'être satisfait, autant le Pauvre paroît-il avoir lieu de se plaindre.

Cependant le Riche n'est nullement content; ses desirs s'accumulent pour le tourmenter; à mesure qu'il a moins de sujet d'en former. C'est un Hidropique, plus il boit & plus il voudroit boire. Mondain & avare, il ambitionne de nouvelles Dignitez, il souhaite de plus grands Honeurs, il aspire à posséder des Biens plus considérables encore; il voudroit enfin une durée perpétuelle de l'état où il se trouve & une Vie sans fin, exemte de tous maux; mais en vain,

*Non Domus & Fundus, non æris Acerens &
atque*

Ægroto Domini deducit Corpore Febres,

Non Animo Cura.

HORAT. *Lib. I. Epist. 2.*

„ Ni les Maisons, ni les Terres, ni
 „ les plus grands Amas d'or & d'argent
 „ ne peuvent point chasser la Fièvre du
 „ Corps de celui qui les possède, ni déli-
 „ vrer son Esprit d'inquiétude & de cha-
 „ grin.

De

De ces premiers motifs, pour les Pauvres, de ne point envier le Sort des Riches, passons à d'autres tirés de l'avantage que ceux là ont sur ceux-ci, par la tranquillité qui est la Campagne inséparable de la Pauvreté, au lieu que les craintes & les inquiétudes habitent toujours avec les Richesses,

Ceux surtout qui ne sont devenus riches qu'à force de soins & par une longue économie, se livrent à une avarice fardide, à laquelle on atache, avec tant de raison, une espèce d'opprobre. Leurs desirs augmentent avec leurs facultés. Or dès qu'on souhaite, on n'est pas heureux : Celui qui ne desire rien, n'a besoin de rien, & celui qui n'a besoin de rien n'est-il pas riche ?

*Etre riche Damon, ce n'est point dans un Port,
Avoir mille Vaisseaux d'un prix inestimable ;
Mais être riche véritable,
C'est être sans desirs & content de son sort.*

Ces nouveaux Riches se réduisent volontairement pour la plupart à leur premier état, dans la crainte d'y retomber par force. Le présent les agite, l'avenir les inquiète encore d'avantage. Ils n'y voient que des changemens facheux, ils y voient leurs Biens dissipez avec profusion, ou tout au moins mal ménagez. Au lieu que le même

l'avenir , est un sujet de joie pour le Pauvre ; tous les hazards & toutes les révolutions sont pour lui : Et à supposer qu'il formât des desirs , il en goûte la douceur , sans en avoir l'inquiétude. Le Riche vit dans la crainte , le Pauvre dans l'espérance , quelle disparité de bonheur ! Nouvelle raison pour celui-ci d'être content de son sort.

Si les Richesses n'étoient atachées qu'à la Vertu , il y auroit , j'en conviens , de la honte à n'être pas riche ; mais si le hazard distribue les Biens , si la violence les ravit ; s'il faut quelquefois des Crimes pour s'en procurer , seroit-il raisonnable d'atacher une espèce d'opprobre à un état qui semble être le partage de la Nature & de la Vertu ?

Je dis de la Nature , puisque nous ne pouvons douter qu'elle ne soit aussi prévoiante , qu'elle est parfaite dans ses productions. Il n'est point d'Animaux à qui elle ne donne avec la vie , tout ce qui est utile pour la conserver ; seroit-elle plus injuste envers les Homes ? Non , sans doute. Les Richesses n'entrent pour rien dans le Système de nôtre conservation , en sorte qu'elles sont à nôtre égard , des Biens étrangers & superflus ; car on ne pourroit pas acuser la Nature de nous les avoir refusées , si elles nous eussent été nécessaires.

Si je dis encore que la Pauvreté est le partage de la Vertu , ce n'est pas que je regarde les Richesses come quelque chose de mauvais. Elles ne sont , par elles mêmes , ni un bien , ni un mal ; elles ne deviennent l'un ou l'autre , qu'entre les mains de ceux qui les possèdent. Aussi *Socrate* disoit-il , que demander des Richesses , c'est demander aux Dieux la grace de donner Bataille ou de joüer aux dez , sans en savoir l'issue. Mais il semble , qu'il y a une certaine fatalité sur elles , qui les rend presque toujours l'instrument du mal. Entre les mains d'un Fou , ou d'un Vicieux , (& c'est souvent leur place) elles sont come un poison , entre les mains d'un Apoticaire ignorant. Un ambitieux les fait servir de degrez à son élévation , & si son Concurent n'a que du mérite , il est sûr de l'effacer par l'éclat de son or. S'il n'en avoit pas eü , il n'auroit séduit personne par des Présens , & il n'auroit engagé personne dans le parjure.

Un Plaideur , & il n'y a personne plus portée de le devenir que les Riches ; un Plaideur trouve dans ses Richesses la facilité de fournir aux dépens d'un Procès & de le faire durer , en lassant sa Partie. Son Orgueil l'empêche de céder quelque chose de son droit. L'apui qu'il trouve par tout ,
par

par tout, par la faveur qu'elles lui procurent, l'espérance de corrompre les Juges par des présens, tout cela le rend Plaideur & Plaideur opiniatre.

Rien encore ne fournit plus d'ocasions aux Homes de devenir injustes, que les Richesses : L'expérience de tous les jours le prouve. Les Richesses n'éteignent point le desir d'amasser du Bien, au contraire, ordinairement elles l'augmentent. Un Riche voit une pièce de Terre à sa bienséance, il la desire, il se sert de voies détournées, il prête de l'Argent, & quelques années après, il se met en possession d'un bien, qui vaut beaucoup au delà de ce qui lui est dû.

Je ne finirai jamais, si je voulois détailler tous les Vices que les Richesses engendrent & nourrissent & toutes les Vertus qu'elles combattent & qu'elles anéantissent. Aussi un Auteur *Italien* s'est-il écrié, avec un entousiasme que l'expérience justifie :

*O Poverta quante Virtu confondi,
E tu Ricchezza quanti Viti ascondi!*

» O Pauvreté combien de Vertus ne
 35 renfermes tu pas, & vous Richesses,
 35 combien de vices ne cachez vous pas!
 . Combien éfectivement de rares qualités

ne trouve-t-on pas dans le sein de la pauvreté, ou pour m'exprimer plus juste, combien n'en est-il pas qu'on ne trouve que chez elle!

La Reconnoissance, par exemple, seroit elle connue parmi les Homes, si les Pauvres ne l'avoient fait conoitre? Cette Vertu des belles Ames, des Esprits bienfaits se trouve-t-elle chez les Riches? Ne fait-on pas au contraire, que l'ingratitude est leur Vice favori? Mais prenons les choses au pire; supposons que la Reconnoissance puisse quelquefois se trouver chez eux: Y agit-elle avec autant de vivacité que chez l'Indigent? Non, sans doute. Ce sont les besoins qui la multiplient, & qui lui prêtent tous les jours un nouveau feu.

Disconviendra-t on encore, que l'Humilité, la Patience, la Douceur & plusieurs autres Vertus tout aussi recommandables, ne fassent les atributs de la Pauvreté, pendant que les Vices oposez font le partage des Riches. L'Amour propre, qui est une préférence de soi aux autres, l'opiniatreté & l'entêtement, Enfans de l'Orgueil, ne font ils pas un apanage ordinaire de ces derniers?

Ceux surtout que la Fortune a tiré de la lie du Peuple, pour les porter sur ses épaules, come dit un Ancien, sont pres-

que toujours insolens, brutaux & altiers. Ils ont une certaine dureté ou férocité dans leur manière d'agir & dans leurs paroles.

Toujours une sote fierté

Acompagne la Vilité,

De l'Homme de peu de naissance

Que les Richesses ont gâté.

Ils attribuent à leur mérite, des faveurs que la Fortune ne leur a accordé, que parce qu'elle est aveugle, & dont ils ne feroient point en possession, si elle voioit clair.

La Vengeance enfin, cette Fille de l'Orgueil & petite Fille des Richesses; l'Impieté qui nait du Libertinage & qui ne se trouve jamais mieux que chez les Opulens; tout cela ne prouve-t-il pas la justice de mon alègué? Les Pauvres seront-ils fondez à desirer des Richesses?

Que manque-t-il encore au Pauvre, pour être content de sa Condition? Bien des douceurs & des Comoditez de la Vie, me repondra-t-on. Mais remontons un peu à l'origine des Nations les plus florissantes; n'y trouverons nous pas que dans les premiers comencemens de chaque Société, les personnes les plus riches & les plus considérables ont été privées pendant un très long tems, d'un très grand nombre de

ces mêmes douceurs de la Vie, dont les plus vils & les plus misérables sont aujourd'hui en possession.

N'est-il pas, par exemple, bien certain, que dans les premiers âges du monde, les Hommes les plus distinguez, vivoient & habitoient dans des Antres, dans des Huttes, sous des Tentes & sous des Baraques? Au lieu qu'aujourd'hui les plus pauvres & les plus indigens ont des Maisons chaudes & assez bien construites. Les Habitations les plus chétives qu'on voit dans les Villes, sont des Bâtimens réguliers, qui ont mille avantages & mille comodités, que ces premières Demeures étoient fort éloignées d'avoir.

Les premiers Hommes, acablés de fatigue, après un long & pénible travail, n'avoient pour lit que la Terre, du Bois, des Feuilles d'Arbre, de la Paille & autres choses semblables. Aujourd'hui les Lits de plume, inventés d'abord pour satisfaire la vanité & la délicatesse des Richés, sont devenus si comuns, que la bourre est regardée come la misérable ressource des plus nécessiteux.

On se moqueroit d'une Personne qui trouveroit une grande comodité dans l'Habit d'un pauvre misérable, qui n'a qu'un Surtout de grosse étoffe que sa Paroisse lui

a doné , & une Chemise grossière ; cependant à examiner les choses de près , combien de Nations entières ont été privées de ces Avantages ? Quel nombre de gens , quelle quantité de diférens Métiers , quelle adresse , quelle variété d'Instrumens ne faut-il pas emploier pour faire la plus grossière Tiretaine ? Que de réflexions & d'industrie , quelle peine , quel travail , & quel tems doit-il avoir coûté avant qu'on aît appris à produire une chose aussi utile que l'est le Linge ? Combien de Grands & de Riches n'y a-t-il pas eû , avant qu'on découvrit le secret ingénieux de doner au Linge , par le secours de la lessive , cet œil de blancheur , sans lequel les plus Pauvres même se font de la peine de le porter ?

Les Pauvres donc actuellement jouissent de bien des avantages dont les Riches ne jouissoient pas dans le comencement des Sociétés : Se plaindront-ils encore de manquer de bien des agrémens de la vie ?

Une dernière raison est propre à rendre la Pauvreté recomendable , c'est qu'elle a été de tout tems l'apanage des Gens de Lettres. Pour s'en convaincre , il n'est pas nécessaire de s'arrêter à des exemples , trop récents pour être ignorez ; remontons un peu à des Siècles plus reculez. Nous y verrons *Homère* , pauvre & aveugle , ré-

citer ses Vers pour avoir du Pain : *Plaute*, gagner sa vie à tourner la Meule d'un Moulin ; *Xilander*, vendre pour un peu de soupe ses Notes sur *Dion Cassius* ; *Agrippa*, mourir à l'Hopital ; *Le Tasse*, enfin, prier sa Chatte par un joli Sonet, de lui prêter durant la Nuit la lumière de ses yeux, *Non avendo Candele per scrivere i suoi versi.*

Les Pauvres auroient-ils donc raison de murmurer sur leur Condition illustrée par tant de Grands Homes ? Se plaindront-ils encore de leur sort ? Non, je m'assûre, & l'établir étoit le but de ma première partie.

M..... le 29. Janvier 1757.





REMONTRANCES

*Adressées par le Parlement de TOULOUSE
à S. M. T. C. (*)*

SIRE!

VOtre Parlement à vû vos nouvelles Déclarations. Plein d'ardeur pour vôtre service, il les auroit enrégistrées sans délai, s'il n'avoit pas crû devoir vous faire auparavant des Représentations, qui préparassent les voies à son obéissance, pour la rendre plus digne de vous même & de sa fidélité.

Une soumission aveugle & trop prompte est souvent une trahison. Jamais Loix n'ont tant mérité d'être mûrement pesées dans le vrai Conseil de V. M. qui est son Parlement, que les Loix buriales, dont vous nous comandez aujourd'hui la promulgation. Le bruit public, un Lit de Justice, où tout s'est passé dans la tristesse & dans le silence, avoient déjà porté l'allarme & la désolation dans les Provinces de nôtre Reffort. Nos cœurs, SIRE, ont été remplis d'amertume à la vûe de ces Edits prématu-

(*) Note des Edit. *L'étendue de ce Morceau nous a empêché de l'insérer dans les Nouvelles du Mois dernier; mais come il a été extrêmement goûté & recherché avec empressement, nous croions faire plaisir à nos Lecteurs de le donner dans ce Journal, come une Pièce d'Eloquence, qui mérite d'être conservée.*

turez, qui anoncent l'épuisement de vos Finances, & qui acheveroient la ruine de vôtre Peuple, s'ils étoient exécutez. Mais ce Peuple fidèle a tant de fois éprouvé la tendresse & l'étendue de vôtre affection pour lui, qu'il en espère encore de nouvelles marques dans la suppression entière ou dans la diminution des Impôts, qu'on vous a sugéré de continuer & d'établir.

Vos Sujets ne respirent que vôtre gloire. Ils prodiguent pour vous leurs vies & leurs biens, non par cette contrainte servile qui anonoe l'esclave; mais par un sacrifice libre & généreux, le seul qui convienne à des *François*. Les besoins de l'Etat sont ils pressans? Vous ordonnez; l'or & le sang de la Nation coulent. Tous les Ordres du Roïaume n'ont qu'une ame, qu'un vœu, qu'un intérêt; & malheur aux Peuples conjurez, qui réduisent la *France* à ces efforts violens qui l'ébranlent, & dont le contre-coup a toujours écrasé ses *Enemis*.

Mais quelles nécessités urgentes demandent, *SIRE*, de nouveaux secours, quand l'ancien Vingtîème est beaucoup plus considérable que n'étoit le Dixième; quand la Guerre ne fait que comencer, & ne menace encore aucune de vos Frontières; quand les sages mesures que vous avez prises, ont déjà déconcerté les infracteurs de la paix? Nous admirions cette conduite respectable, qui en affermissant la tranquillité de l'*Estrope*, affuroit celle de vos Etats. Ces opérations heureuses sembloient nous anoncer qu'il ne seroit pas question de nouveaux Impôts. Des Princes moins pacifiques & plus ambitieux que Vous, auroient profité des circonstances pour allumer une guerre générale. C'étoit l'espérance & la ressource de vos *Enemis*; incapables de résister seuls à vos armes victorieuses, ils croïoient, en vous provoquant contre eux-mêmes,

vous irriter contre leurs Alliés. Ils s'atendoient que des corps d'Armée nombreux paroïtroient de toutes parts dans l'*Empire* & dans l'*Italie*. Ils n'ont vû éclore que des Traités. Ils sonoient par tout l'alarme & partout ils n'ont entendu que des réponses de paix, plus foudroïantes pour eux que des déclarations de guerre. L'Empire de *Toutes les Russies*, le *Nord* entier leur déclarent que le Continent ne sera point la proie de leur fureur. Une Isle célèbre avec une Forteresse imprénable servoit de retraite à leurs Escadres, protegeoit leur Commerce, enchainoit sous leur joug les Mers voisines: Vous y envoieez quelques Bataillons & quelques Vaisseaux, leur Flotte combat & fuit: Les Ramparts assiégés tombent. Vous êtes Maître de *Minorque*; & le désespoir des *Anglois*, les cris de *Londres* apprennent à toute l'*Euro-pe* la grandeur de leur perte, & l'importance de vos succès.

L'*Amérique* est, come l'*Euro-pe*, le théâtre de vos triomphes & de votre prudence. Les Nations du nouveau Monde se liguent contre vos Ennemis; Sauvages, *François*, tous également sont Vainqueurs. Autant de combats livrez par les *Anglois*, autant de défaites. Vos Colonies font dans l'abondance & en sureté. Quels étets prodigieux, Sir, de votre prévoïance & de vos précautions! Mais plus nous sommes étonez des projets vastes que vous avez formez, & fait réussir en si peu de tems, moins nous concevons, que sans avoir e combattu sur terre ni sur mer d'autre Enemi que les *Anglois*, sans leur oposer encore des armemens proportionnez à votre Puissance & aux revenus de l'Etat, vous aïez besoin d'une augmentation d'Impôts si excessive, qu'on seroit tenté de craindre que le produit immense du Vingtième, pendant 8. Années

de Paix, n'ait été dissipé en dépenses superflües ou frivoles, contre les intentions de V. M.

Et coment se pouroit-il, SIRE, qu'un Subside, qui vous a fusi pour soutenir duranr 7. Ans l'afreuse Guerre, dont l'*Europe* se ressent encore, (car nous ne saurions trop le répéter, le Vingtième de la Paix a excédé le Dixième de la Guerre :) coment se pourroit-il, que ce Subside ne fut pas assez abondant pour fournir à la réparation ou à l'entretien de vôtre Marine, & à l'augmentation de vos Troupes ?

Nous ferons observer à V. M. qu'on n'aperçoit pas une diferece assez marquée entre l'objet des deux sols pour livre ensus du Dixième, crééz par l'Edit de Décembre 1746. & l'objet de l'ancien Vingtième, pour penser que la prorogation de la levée de ces deux sols pour livre, soit d'aucune nécessité dans le moment présent. La Déclaration du 7. Juillet dernier, qui en ordone la continuation pendant dix ans, à compter du premier Janvier prochain, nous rapelle que les principaux des rentes créées sur le produit de cette imposition, furent destinez à acquitter les dettes les plus instantes contractées pendant la dernière guerre; & d'un autre coté, le Vingtième établi en pleine Paix par l'Edit du mois de Mai 1749. fut spécialement affecté au paiement des dettes de l'Etat. La conciliation de ces deux Edits ne paroît pas aisée. Il est évident que l'Edit du Vingtième, & par l'exposition nette & claire de ses motifs, & par l'immensité de l'Impôt, a dû embrasser toutes les parties de l'Etat indistinctement. La perception des deux sols pour livre ensus du Dixième devoit donc inutile. Elle a rempli cependant son cours; mais il y a plus, SIRE, & ce que nous allons vous exposer mérite de vôtre part la plus grande considération.

Les deux sols pour livre en sus du Dixième, ont rendu fort au delà des sommes que vous en attendiez. Quand vous fites les emprunts, au remboursement desquels cet Impôt devoit servir, on calcula son produit sur la portée du Dixième alors existant, lequel pendant quelques années a été véritablement la base des deux sols pour livre. Depuis 1753. les choses ont changé. Le Vingtième aiant été porté au taux du Dixième, on a donné le même accroissement aux deux sols pour livre, sans faire attention, qu'atachez par un Edit solennel au fort d'une imposition fixe & déterminée, on ne pouvoit, à moins de violer toute règle, leur attribuer une proportion nouvelle avec un Impôt qui leur est étranger, & dont on fait la levée dans une forme & sur un plan tout différent de ce qu'on avoit pratiqué jusqu'ici pour le Dixième. Enfin V. M. a imposé sur ses Sujets les deux sols pour livre du Dixième, arrêté en 1746. & non d'un Dixième contingent, qui, devenu réel, n'étoit point susceptible d'un effet rétroactif.

Nous ne doutons pas, SIR, que vous ne soiez frappé d'une exaction inventée au mépris de la lettre & du sens de vos Edits, & que vous ne fassiez là dessus justice à votre Peuple. Du moins si l'excédent annuel des deux sols pour livre en sus du Dixième, doublez depuis trois ans dans plusieurs Généralitez, & peut-être dans toutes, par le doublement du Vingtième, avoit rempli vos Cofres de fonds que vous y trouviez aujourd'hui; ce seroit un secours pour vous & un soulagement pour la Nation.

Vous le savez, SIR, l'emploi des Impôts est sacré; mais plus encore celui des Impôts extraordinaires. Ils doivent être apliquez rigoureusement à leur destination. Des dépenses de plaisir & d'ostentation n'y peuvent rien prétendre. Il est consolant pour un grand Roi d'en manifester l'usage

à son Peuple , & de lui montrer que ce qu'on a imposé sur le pauvre come sur le riche , pour l'avantage comun de tous , n'a été employé qu'à cet unique objet.

Qu'il soit permis à votre Parlement , SIRE , de vous rapeller à ce sujet une Loi bien ancienne , mais bien précise d'un de vos augustes Prédécesseurs. L'adulation vous citera des maximes arbitraires, des décisions de convenance; Nous ne parlons à nos Maîtres que le langage des Loix. La France étoit alors dans une situation semblable à celle où nous la voions aujourd'hui. Il falloit construire des Vaisseaux & réprimer les Pirateries d'un Peuple maritime & entreprenant. Charles le Chauve fut obligé , pour soutenir cette Guerre de Mer , d'établir un nouvel Impôt. Et voici come il s'en explique dans une Loi publiée en plein Parlement : *Et parce qu'une crainte utile , des vûes de miséricorde , & des sentimens de modération sont nécessaires dans la tutelle de nos Sujets , dont nous conoissons la pauvreté , & que nous sommes forcez cependant par les circonstances , d'imposer un tribut pour la construction des Vaisseaux , & pour la guerre des Normands , nous voulons qu'il soit notoire à tous que nous ne cherchons pas en cela un profit deshonète ; mais seulement l'utilité publique de nos Etats.* (A)

(A) Undè volumus , quia & timor utilis , & consideratio misericors , & discretio moderata in hac commendatione nostrâ est necessaria , propter paupertatem hominum , quia necesse fuit in istis temporibus conjectum de illis accipere , & ad navium compositionem , & in Normanorum causa , pro Regni , sicut res conjacet , salvamento , ut omnes cognoscant quia non questum inhonestum , sed publicam

C'est ainsi que pensent, c'est ainsi qu'agissent les bons Rois, les Rois qui vous ressemblent, & ceux que vous imitez. Vos Parlemens, SIRE, ont toujours été jaloux de l'emploi de vos finances. C'est leur devoir d'y veiller; la direction en est confiée à d'autres, mais la conservation leur en appartient. Aux précautions prises par nos Rois sur cette matière importante, ils en ont ajouté de nouvelles. *Henri IV.* l'œconome & l'amour de son Peuple, aiant permis de continuer la revente du Domaine en *Languedoc* jusqu'à la sorne de 6. vingts mille écus, pour les deniers procédans de ladite vente être employez aux fraix & affaires de la guerre, vòtre Parlement ordonna; que les deniers de ladite vente seroient mis ès mains du Receveur général des finances, & ne pourroient être employez que pour les affaires & nécessités de la guerre. (B)

Cette clause prouve qu'alors, come aujourd'hui, on se désoit de la destination exacte des tributs, & que les Parlemens doivent suplérer en cela à l'attention du Prince, occupé de trop de soirs pour étendre par tout ses regards.

Croirons nous, SIRE, que les dettes de l'Etat n'aient pû être aquitées par le produit énorme du Vingtième depuis la paix? Non, cette imposition qui, semblable aux incendies, dévore tout dans ses progrès, & qu'on a déjà porté au taux de la guerre, soutenuë de l'œconomie noble dont les grands Rois se font honneur, écarte aujourd'hui de nous & de vos Peuples, la nécessité de nouveaux secours.

blicam Regni utilitatem querimus. Rdiçtum Caroli Calvi in Carisiabo. ann. 881. *Capitul. de Bal. tom. 2. pag. 151.*

(B) *Regist. du Parl. 20. Nov. 1595.*

Daignez, SIRRE, daignez considerer leur acablement : Vous pouvez tout, mais ils ne peuvent pas l'impossible. Quels fardeaux n'a-t-on pas réunis sur leurs têtes ! Les Tailles qui emportent une grande partie de la production des fonds ; la Capitation, impôt de servitude qu'on a pû établir dans une extrême nécessité, mais dont la gloire même de nos Rois exigera tôt ou tard l'anéantissement ; le Centième Denier qui absorbe le plus souvent le plus clair des successions ; les Droits du Contrôle dont le tarif obscur & la Jurisprudence incertaine, autorisent tous les jours des extorsions nouvelles ; les Dîmes Ecclesiastiques si scrupuleusement exigées ; les Rentes foncières ; les Douanes ; les Octrois accordés autrefois aux Villes pour leur soulagement, & devenus pour elles un germe fécond de vexations & d'abus. Outre ces charges communes à tous les Peuples de notre Ressort, le *Languedoc* en a de particulières ; l'Equivalent qui rend si chère la consommation des vins & des alimens ; les Leudes dont on fait des trafics si honteux ; les Gabelles qui mettent une différence si étrange & si odieuse entre les Sujets du même Roi ; en un mot, SIRRE, toutes les espèces possibles de Droits & d'Impôts sont accumulées sur vos Sujets. Les Habitans de la campagne y succombent ; rien ne les favorise, tout concourt à les opprimer. Affiégez de demandes légitimes & d'exactions indues, ils voient les fruits de la culture & de l'industrie s'évanouir de leurs mains, heureux s'ils en conservoient pour eux mêmes une portion égale au Dixième exigé d'eux.

Nous le déclarons avec éfroi à V.M. le Dixième va porter le dernier coup à l'agriculture, elle périt de jour en jour. En vain s'occupe-t-on du soin de la perfectionner quand elle est presque entièrement détruite. Des spéculations curieuses font illusion

aux Ministres qui vous aprocchent : Des machines qu'on vous présente , des essais faits sous vos yeux , ne rendront pas nos champs moins incultes. Le Parc de *Versailles* ne décide pas de l'état de nos Campagnes. Donnez leur des Laboureurs , nous répondons des récoltes. Si les disettes sont fréquentes , c'est que les cultivateurs sont découragés : Ils ne sèment ni ne moissonnent plus pour eux. Et le pourroient-ils même quand ils le voudroient ? On les tire de la charue pour les employer des mois entiers à la construction des chemins : Traitez plus impitoyablement que des forçats , ils n'ont pas même la nourriture qu'on accorde à ceux-ci. Grace au Ciel , le *Languedoc* est exempt de ces travaux inhumains ; mais dans les autres Provinces de notre Reffort on les a portez aux derniers excès. Les gémissemens excitez par les Corvees rétentissent de toutes parts : Ils seroient parvenus jusqu'au Trône , si des voix barbares ne les eussent étoufés. Nos Remontrances n'auront pas ce sort. Adressées à de fidèles Ministres , elles passeront dans vos mains. Vous sçavez, SIRE , qu'il y a des Corvées , & bientôt il n'y en aura plus.

Vôtre Parlement doit se reprocher , sans doute , de les avoir tolerées si long-tems. Si la moindre charge publique ne peut avoir lieu sans être établie par Edit enregistré dans la Cour de *France* , coment une contibution forcée de travaux gratuits a-t-elle pû s'introduire sans cettte formalite , complement nécessaire de toute Loi ? Nous l'avons ignorée dans ses comencemens. Nous avons crû ensuite qu'elle seroit passagère & qu'on n'en useroit que sobrement & dans des jours libres , s'il y en a jamais de tels pour le manœuvre , qui gagne sa vie à la sueur de son front. Le mal est

enfin à son comble. Les Corvées ont ravagé la Généralité de *Montauban*. Elles causent le même désordre dans la Généralité d'*Auch*. On y force les Laboureurs d'aller avec leurs Charettes travailler à quatre lieues de leur Maison, qui font huit grandes lieues de *France*. On livre ainsi à des Entrepreneurs d'ouvrages publics les Bestiaux du Labourage, qui ne peuvent être vendus ni saisis pour le paiement des deniers Roiaux.

Que le tableau de ces malheureuses Corvées seroit touchant ! Votre cœur, SIRE, n'en seroit pas moins irrité, qu'attendri. Des Travaux ordonnez sans examen, conduits sans règle, changez & recommencez vingt fois dans le temps des semailles, de la culture des vignes & de la moisson : Les meilleurs fonds envahis, les arbres arrachés, les jardins détruits, les maisons abatuës ; & tout cela sans dédomagement. De grosses contributions exigées en forme d'amende, & déposées chez des Receveurs come un Impôt réglé : Des emprisonemens continuels de Journaliers & de Laboureurs ; des Brigades de Maréchaussée répandues dans les Chaumières délabrées des Païsans, come des Houffards en Païs ennemi. Tel est en abrégé le détail des vexations horribles qu'on exerce sur tous les Païs du Ressort de votre Parlement autres que le *Languedoc*. Les Mémoires des Particuliers & des Comunautez qui en ont porté plainte à vos Ministres, ont été renvoïez aux Intendans, dont la réponse a été de doubler ou de tripler la Capitation des Plaignans, vengeance ordinaire des Arbitres de cet Impôt.

D'ailleurs, SIRE, quand même ces constructions de Chemins seroient ordonnées par des Magistrats senez, dirigées par des Ingénieurs habi-

les, l'usage en est incompatible avec les autres charges publiques. Les Corvées tenant lieu d'Impôt, seroient légitimes ; liées aux Tributs, elles sont injustes. On ne rétablira l'Agriculture qu'en les proscrivant à jamais.

Il n'importe pas moins de les supprimer, par rapport au recouvrement des subsides, come il importe aussi par la même raison de ramener le Vingtième dans ses véritables bornes. Ce seroit méconnoître, SIRE, la droiture de vos volontez que de donner une extension injuste aux Impôts. Vous les établissez à regret, vous sentez vous-même combien celui du Vingtième est rigoureux, & vous réprimerez sévèrement les administrateurs convaincus d'avoir excédé l'Edit de 1749. Ils croient servir le Prince : Aveugles qu'ils sont ! Ils le trahissent. Qu'il est beau de voir le même Roi dont nous avons cité une Ordonnance à V. M. la comencer par ces mots : *Nous avons appris que quelques uns des Intendants envoiez pour l'établissement de l'Impôt, s'écartent de nos intentions, & emploient pour l'augmenter des moyens détestables devant Dieu ; puisqu'une affaire où il ne s'agit que de l'utilité publique & nullement de nôtre avantage particulier, ne doit pas être deshonorerée par un lucre sordide, qui blesse la Religion Chrétienne, la dignité Royale, & la probité de nos Commissaires* *.

* *Pervenit ad nos quia quod..... aliqui Missi ad hoc constitutum exequendum, minus intelligentes devotionem voluntatis nostræ, & obsequentes intentioni voluntatis suæ, quasdam adinventiones, quod multum Dominus detestatur ; & in*

C'est ce qui se renouvelle aujourd'hui avec une entière parité dans la fixation du Vingtième. Elle est abandonnée au caprice des Ambulans, de ces Comis méprifables, qui suivent sans lumières comme sans remords, les instructions secrètes dont ils sont munis. Ils font des estimations arbitraires du produit des fonds & de la valeur des denrées; & c'est sur leur travail que les Rôles sont dressez.

Que ce système d'évaluation s'accorde mal avec le bas prix, où depuis quelques années sont tombez les grains, & où les Monopoleurs les feront retomber sans cesse, tant que le Commerce n'en fera pas libre irrévocablement; tant que les achats s'en feront par des Comissions exclusives, & que le bled, cette production privilégiée de la Nature, ne pourra circuler parmi les Hommes sans des Arrêts du Conseil ou des permissions d'Intendant!

Pour prévenir l'effet des estimations chimériques, on avoit ordonné en *Languedoc* que dans chaque Paroisse, l'Ambulant seroit acompagné d'un expert agriculteur, & que s'ils ne pouvoient convenir ensemble, on décideroit ensuite sur leurs verbaux respectifs. Cette Ordonnance

équita

mallatione & in exactione intrōmittunt, cum in eo, quod ad Regni utilitatem jubetur & agitur, non privata contra generalem utilitatem commoditas, neque aliquod turpe lucrum, quod in Christiana Religione & in Regia dignitate, aut in Missorum fidelium sinceritate non condecet se & bet ullo modo immiscere. Ibid.

équitable est demeurée sans exécution ; il n'a point été nommé d'experts ; aussi le *Languedoc*, comme le reste du Ressort de votre Parlement, est livré aux Ambulans du Vingtième & aux Directeurs. Leur Ministère seroit inutile, si l'on prenoit le parti raisonnable & le seul digne de votre équité, d'abonner cette Imposition proportionnellement à la Taille. Vous ne voulez pas, SIRE, que vos Sujets soient vexés. Ils le feront tant qu'on les forcera à donner des Déclarations, & qu'on fixera leur Vingtième, sans les entendre par eux mêmes ou par experts, contradictoirement avec les Préposez. Mais que ces discussions seroient longues & onéreuses ?

On ne rendra supportable pour un temps le subside défolant dont gémit la *France*, qu'en réformant ce qu'il y a de dur & d'irrégulier dans quelques articles de l'Edit de 1749. comme ce qui concerne les Déclarations en général, les Maisons non louées, & d'autres objets qui ont donné matière à des interprétations fausses, & à des réglemens très injustes.

Un autre abus du Vingtième est de l'imposer sur les Terres nobles. C'est anéantir l'essence du Droit féodal. La redevance de ces fonds est personnelle & militaire : Ils sont de leur nature afranchis de tout impôt ; sur la tête du Roturier, par les taxes considérables du Franc-fief, sur la tête du Noble, par le service d'armes auquel il est obligé. Lorsque les Tailles furent créées, on les rendit personnelles dans la plus grande partie du Roïaume ; & dans ces mêmes lieux, les Nobles en furent exempts pour les biens qu'ils faisoient valoir par eux-mêmes ; suite

des immunités attachées originairement aux Terres partagées par les *Francs*. Dans les Païs où, suivant le Droit *Romain*, la Taille devoit être réelle, on excepta les Terres de Fief, lesquelles n'étoient alors occupées que par des Gentilshommes; & c'est de là que viennent les biens nobles. Ces franchises remontent évidemment au premier partage des compagnons de *Clovis*. Les principes fiscaux, destructifs des Loix Féodales, sont trop modernes, trop vils, pour être préférés aux maximes anciennes religieusement observées par le Parlement, depuis l'institution des Fiefs. Le Publicain n'a rien à demander au Soldat, les Gentilshommes ne doivent, pour leurs biens nobles, que le tribut de leur sang. Ils le paient continuellement, *SIRE*, ce tribut utile & glorieux; non pas en vous envoyant comme autrefois des Archers mercénaires, mais en sacrifiant pour votre gloire & pour votre prospérité, leurs frères, leurs enfans, & tout ce qu'ils ont de plus cher. Protégez les droits d'une Noblesse qui combat si vaillamment pour les vôtres. Osons le dire, Votre Majesté y est elle même intéressée. C'est du privilège des Terres *Saliques*, fondé sur l'antique Droit Féodal des *Français*, que Votre Couronne a tiré le plus auguste de ses Droits, celui de n'être portée que par des Mâles, & d'éviter par là ces fréquens changemens de Souverain, qui causent la perte des Empires. C'est à ce privilège immortel que la Maison de *France* doit l'illustration unique, dans les Annales du Monde, d'avoir déjà possédé pendant huit cens ans de mâle en mâle, sans interruption, la première Couronne de l'Univers.

Mais en réclamant les droits de la Noblesse

dans toute l'étendue de nôtre Ressort , nous devons , SIRE , également insister sur les privilèges particuliers du *Languedoc*. Ils ne sont autre chose que les usages particuliers de cette Province , plus anciens que l'Empire *Romain*. Les Maîtres du Monde les ont respectés ; les *Wisigoths* les ont maintenus ; les Comtes de *Toulouse* les ont chéris , vingt deux Rois de *France* les ont confirmés. Après les Droits sacrés de Vôtre Couronne , que devoit-il y avoir de plus fixe & de plus immuable sur la terre que les Constitutions du *Languedoc* ? On les a immolées cependant à l'Edit du Vingtième. Ce Pais , qui a donné des témoignages si fameux de son attachement pour ses Rois , n'a pas eu la foible satisfaction de contribuer aux nouveaux subsides , dans la forme qui lui est propre. Ce coup l'a pénétré de tristesse & de douleur. Il comptoit autant de confirmations de ses privilèges , que de sermens prêtés de sa part.

Loin de vous , SIRE , loin d'un Trône où le despotisme ne s'affiera jamais , des conseils qui se joueroient de la confiance du Peuple , & de la parole des Rois. Nulle raison n'a été alléguée contre la réclamation du *Languedoc* dans l'affaire du Vingtième , dont on ne pût se servir pour toute autre imposition.

Suivez , SIRE , les mouvemens de vôtre Justice. Hâtez vous de rétablir cette Province dans la jouissance pure & inaltérable de ses usages. Sa fortune & son crédit y sont atachez. Le bien de vôtre service en dépend.

Protecteur sous vôtre Autorité des trois Ordres de l'Etat , vôtre Parlement¹, SIRE , allarmé par

des Impôts acablans , a dû vous exposer les droits d'une de vos plus grandes Provinces , le tort fait aux possessions féodales , & la misère de tous les Peuples du Ressort. Dans ces conjonctures enrégistrer vos Déclarations , c'étoit consommer sans ressource la ruine de l'Etat. La vérité conserve tout son pouvoir sur votre cœur. Nos humbles Remontrances la conduiront jusqu'au Trône ; & vous nous approuverez , SIRE , de vous avoir donné le tems de revenir sur des Loix burfales ; dont l'exécution passe aujourd'hui les forces de vos Sujets. Tout est perdu, si le nouveau Vingtième est établi, au moins s'il est établi sur le pied de l'ancien Vingtième , & si ces deux impositions réunies ne sont pas réduites à la portée du Dixième précédent. Croyez en des Magistrats sincères , des Magistrats qui vous servent sans récompense & sans ambition ; qui n'ont point d'intérêts à démêler dans votre Cour , d'intrigues à conduire , de disgraces à tramer , de faveurs à obtenir ; des Magistrats dont les vœux sont remplis, quand les Loix sont en vigueur , quand le Prince règne avec justice , & que l'Etat prospère. Rendez le vôtre aussi florissant qu'il doit l'être. Laissez vos ennemis éfraiés d'une perte immense , se consumer en subsides & en emprunts. Le moment de ces funestes ressources n'est pas venu pour vous. Il ne viendra point , SIRE ; reposez vous sur la justice de votre cause , sur l'équité de la Providence , sur les dispositions que vous avez faites , & sur la valeur de vos Soldats.

Souffrez que nous vous présentions ici un exemple illustre , & bien digne de votre émulation. L'Empereur *Théodose* étoit sur le point de comencer une guerre importante. Loin d'augmenter les Impôts , il en retrancha quelques uns ; *persuadé* , dit

un Auteur judicieux, (a) que le nerf de la guerre est moins l'argent que la Bénédiction de Dieu, qui ne la promet qu'à ceux qui auront attiré sur eux la Bénédiction des Pauvres. Hélas, SIRÉ, vous lui ressemblez à ce grand Prince, par les graces du corps, par les vertus de l'ame, & par les qualités du cœur. Imitez le entièrement. Ayez pitié d'un Peuple épuisé qui vous adore. Il ne veut rien posséder qui ne soit à vous. Il ne demande aujourd'hui du soulagement, que pour être toujours en état de vous aider. Ménagez vos propres ressources. Soumis come ce Peuple, garans de sa soumission, nous n'avons pour lui que des Remontrances, come il n'a que des gémissemens.

Si ces vœux & nos supplications ne peuvent obtenir de V. M. qu'une règle nouvelle pour redresser les injustices de l'ancien Vingtième & pour le restreindre, ainsi que le nouveau, dans les limites de leur dénomination, veuillez du moins, SIRÉ, fixer un terme plus précis pour la cessation du dernier, & abréger la durée de l'ancien. Quel sujet de découragement pour vos Peuples, de penser que ce premier Vingtième, dont l'établissement affligea toute la France, & qui ne devoit avoir lieu que pendant les premières années de la Paix, ne cessera que dix ans après la Paix prochaine ! Quand jouiront-ils donc des fruits de vôtre amour paternel ? Vous même, SIRÉ, quand jouirez vous du plaisir si doux & si flatteur de les soulager ? Puisse le Ciel prolonger vôtre vie précieuse au-delà du cours ordinaire de nos jours mortels : Mais une génération entière de vos Sujets aura disparu de la Terre,

(*) M. de Tillémont.

sans avoir ressenti vos bontez. *Titus* regrettoit un jour perdu. Votre humanité, votre clémence, votre compassion tendre, seroient elles des sentimens perdus pour nous ? L'Histoire qui vous proposera pour modèle à vos Successeurs, qui parlera aux Nations futures de vos exploits, de votre modération, de vos vertus ; l'Histoire en jettant des regards de complaisance & d'amour sur le Portrait du meilleur & du plus chéri des Rois, tremperat-elle son pinceau dans les larmes en contemplant vos Sujets ? Non, SIRE ; vous ne souffrirez pas que sous un si beau Règne on soit malheureux. Qu'est ce que des Edits burlesques au prix de votre gloire & du bonheur des *François* ? Acordez leur la satisfaction de regarder la fin des hostilités, come la fin de leur misère ; & que dans le même jour, au bruit des trompettes & des cris de joie, l'audace de vos Enemis, les malheurs passez de vos Peuples, la Guerre & le Vingtième soient ensevelis à jamais sous vos Lauriers.

Ce sont là, SIRE, les très-humbles & les très-respectueuses Remontrances qu'ont crû devoir vous présenter,

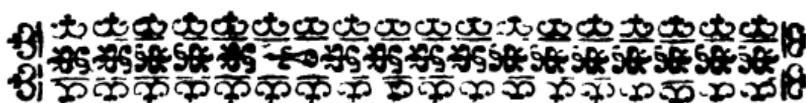
SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Les très-humbles, très-obéissans, très-fidèles & très-afectionés Serviteurs & Sujets,

LES GENS TENANS VOTRE COUR
DE PARLEMENT.

Fait à Toulouse en Parlement le 27. Septembre 1756.



M E M O I R E S

De S E T Y.

XXVII. L E T T R E

Mis SIDRY à SE'TY. Oxford ce 5. Décembre.

JAi reçu vôtre Lettre, très chère *Séty*, le jour même de mon départ pour *Oxford*, & je ne puis vous exprimer le plaisir & les inquiétudes que sa lecture m'a causé: Je n'ai pensé à autre chose tout le long du Voiage. Le Lord *Betford* & vous, ma chère *Séty*, me revenoient sans cesse à l'Esprit. Quel Home que ce *Betford*! Quelle grandeur d'ame! Quelle générosité! C'est la Vertu avec tous ses apanages. Très chère *Mis*, pardonés moi ce soupçon; vôtre Portrait ne seroit il point flatté? Mais non; il ne l'est point: Le Cœur de *Séty* ne sauroit la séduire, il est guidé par la sagesse. Non; le Lord *Betford* est tel que vous me le dépeignés; j'aime à le croire, & pourquoi en douter, quand ses Actions parlent pour lui? Ah quel plaisir de voir ainsi réalisée dans tout son éclat cette Vertu tant ventée, si peu conüe & presque envisagée come un être

de raison, par la plupart des Homes. Ne devrions nous pas rougir de nous refuser à ce plaisir, come nous ne le faisons souvent que trop, en donnant aux plus belles actions des principes condamnables ? Ne vous étonés pas de m'entendre louer avec tant de vivacité un Home qui a déjà un si grand ascendant sur votre Cœur. Je vous conois, vous ferés votre possible pour borner à l'Amitié le vif penchant, qui me paroît vous entraîner vers lui ; & qu'il m'en coute de vous y exhorter ! Je suis aussi embarassée que vous ; je vois ce que vous devriés faire ; mais je vois aussi ce qu'il vous en coutera. Je ne conois point de plus cruel supplice pour une Ame vertueuse, que celui de renoncer à un objet vertueux, que sa Raison semble lui ordonner d'aimer. Armés vous de courage, très chère *Séty*, armés vous de courage pour oublier *Betford*, s'il est possible : Vos Promesses à *Dumont* vous en font une Loi ; votre tranquillité, votre bonheur vous y invitent. *Betford* ne fauroit être à vous, selon les apparences ; & quand il le voudroit, quand il le pourroit, je vous le répète, vos Promesses à *Dumont* oposeroient toujours une barrière insurmontable à toute autre union. Je ne vous dissimulerai point que j'ai été charmée de vous trouver si sensible au Mérite du Lord ; la

plus grande preuve que nous puissions avoir du nôtre , est de chérir ceux qui en possèdent. Hélas ! Faudra-t-il sans cesse que les circonstances nous contraignent de combattre nos plus doux penchans , & qu'elles tournent contre nous , ce que le Ciel avoit destiné pour faire nôtre félicité. Que je voudrois pouvoir porter *Dumont* à vous dégager de bone grace , & vous favoir , pour vôtre repos , entièrement libre ! Vous ne le ferés jamais , tandis qu'il persistera à soutenir ses droits.

Nos Promesses sont sacrées , quoi qu'en pense le Vulgaire , surtout quand elles ont été dictées par la reconnoissance : Il n'importe quel que soit l'Objet à qui elles ont été faites. Mis *Blair* & son Fils vous ont comblée de bienfaits ; Mis *Blair* a été vôtre Mère , & vous sentés ce qu'une relation aussi étroite exige de vous. En vérité ce pauvre *Dumont* me fait pitié. Je voudrois pour toutes choses , qu'il se guérit de sa passion ; mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère : C'est un Caractère fier ; la force de ses impressions ajoute à leur durée bien loin de l'abrégé. *Dumont* est estimable , il étoit digne sans doute de naître dans un rang plus élevé. Chère *Séty* , que nous somes bornés dans nos jugemens ! Nous estimons toujours trop , ou trop peu.

Le Lord V. croit *Dumont* au dessous de vous, come si l'élevation ne consistoit pas dans la noblesse des sentimens. Mais à quoi servent ces réflexions ? Maître de nos pensées, nous ne le sommes que rarement de nos démarches. Forcés de les soumettre aux préjugés de ceux dont le devoir nous fait dépendre, il ne nous reste que la triste ressource de les blâmer. Ah ! quel Galimathias les Homes ont ils faits ? Leurs vices sont parvenus à convertir la Morale en Nœud Gordien. Ce n'est presque jamais sans manquer à une relation que nous satisfaisons à une autre.

J'avois un pressentiment de ce qui arriveroit ; j'ai toujours trouvé de l'imprudence dans votre déguisement, & je vous en aurois avertie, sans la réflexion de ce que vous devés à la Famille du Lord V. Je prévois encore bien des chagrins, bien des inquiétudes pour vous, ma chère *Séty* ! *Charlotte* ne vous pardonera point d'avoir offensé son amour propre, & cette ruse, qui paroissoit d'abord très indifférente, deviendra peut être une source de trouble pour la Famille.

Croies moi, quités au plus vite ce déguisement, il pouroit vous faire du tort dans l'Esprit de *Betford*. On vous en a de toutes manières cruellement imposé & ne crai-

gnés pas que la conoissance de vôtre état change rien à ses sentimens. Ce soupçon seul est une injure vis à vis d'un Homme tel que *Betford*: Les préjugés de l'enfance ne laissent des traces que dans les Ames vulgaires. Ses Parens peuvent bien empêcher son union avec vous, mais ils ne peuvent l'empêcher de vous estimer come vous le mérites: Que je plains *Fany*, d'avoir une façon de penser, qui lui aprête tant de chagrins! Elle se manquera à elle même, car je ne la vois pas disposée, à faire aucun effort pour se vaincre. Pour son Lord, il ne me plait pas du tout: Elle devrait bien, pour son propre bonheur, diriger mieux ses inclinations. *Fany* a milles belles qualités; mais *Fany* est legère, étourdie, imprudente, & avec de l'étourderie, de la legérete & de l'imprudence on se prépare souvent plus de remords & de peines, qu'avec des vices réels. Examinés, chère *Séty*, sa conduite passée, & vous verrés que je n'ai pas tort; vous y verrés la raison suffisante de toutes ses inquiétudes présentes. Assurément, le meilleur moien pour être tranquile est de se faire un caractère ferme & d'éviter tout manège. Je suis toute indignée contre *Charlotte*, quand je pense au tour, qu'elle a cru vous jouer. C'est en vérité une très sotte Fille, très sotte Fille

tous sens ; mais aussi pourquoi l'exposer à recevoir une mortification : C'est un Original en bêtise ; on n'en devoit rien attendre que de conforme à ce caractère : Les Mères n'apprendront elles donc jamais à connoître leurs Enfans ? Pourquoi lui donner des Livres ? Autant eût il valu transplanter des Chardons.

Je l'avoue , oui *Séty* , je conçois bien des charmes dans l'union de deux Cœurs que l'Amour guide & que la Raison éclaire. Une Ame noble , une Ame remplie de sentimens délicats ne peut produire qu'un amour noble & délicat come elle. L'Amour n'est foiblesse que dans les Cœurs vulgaires , le caractère forme l'amour & non l'amour le Caractère. Mais où m'emporte l'idée du Lord *Betford* ! Que de réflexions elle fait couler de ma plume , qui ne s'y fussent peut-être jamais présentées. Chère *Séty* , que ne jouissés vous de la félicité d'une telle union ! C'est vous qui m'y avés fait penser ; c'est à vous que je la souhaite ; c'est pour vous qu'elle devoit être faite. Pour moi je ne veux la connoître , que come on conoit les plaisirs du Paradis , dont on s'entretient volontiers & dont on a une idée confuse , mais noble & riante. L'amour a des peines : L'amitié n'en a point. L'amour , quel-

que innocent qu'il soit en lui même, nous fait souvent exposer nôtre Caractère. L'amitié bien loin de l'exposer, le perfectionne. Choisissons donc ce dernier, très chère Mis ! Il y a de la folie à s'abandonner à un penchant que les circonstances rendent si dangereux, & ne faisons, autant qu'il est possible, dépendre nôtre contentement, que de nous mêmes.

Tranquilisés vous, chère Mis ! Avec les dispositions que vous avés, vous ne pouvés qu'être heureuse. Vous trouverez le calme dans le sein de l'orage & c'est à vôtre force d'esprit à vous le procurer. Songés que si la victoire est difficile, la satisfaction qui l'accompagne est aussi bien douce : Enfin chère *Séty*, reposez vous sur la divine Providence, qui vous a déjà comblé de tant de bienfaits & qui dirige tout pour le bonheur de ses Créatures. Que mon Cœur ne peut il vous tenir lieu de celui du Lord *Betford*, come le vôtre me tient lieu de tout ! Jamais rien ne me séparera d'une Amie, à qui je tiens si étroitement par simpatie. Ah que *Souëty* seroit heureuse, si elle pouvoit une fois revoir sa *Séty* & que sa présence répandroit d'agrémens sur sa vie ! J'ai perdu, en vous perdant ma chère *Séty*, l'ame de mes plaisirs, & il n'y a que l'espérance de la voir réparée quelque jour, qui puisse m'en con

soler & me faire trouver de la Satisfaction dans des plaisirs qui ne sont rien sans vous.

S E T Y.

XXVIII. L E T T R E.

SE'TY LOOLY à *Mis* SOUCTY SIDRY.

Harborough le 15. Déc.

JAmais, très chère Mis, je ne sentis plus les besoins de l'amitié. Jusqu'ici, dans une tranquillité d'Ame, qui ne lui laissoit que le plaisir de sentir les douceurs de cet aimable sentiment, je ne le regardois que come une sensation délicieuse, donnée par la nature à nôtre Cœur, pour lui procurer la plus délicate volupté; mais c'est dans les orages des passions, qu'on conoit seulement ce que c'est que le prix d'un Ami. Dans ces instans tumultueux, où l'Ame vaincüe par ses Enemis trop séduisans n'a plus de force que pour sentir qu'elle l'a perdue, elle se jette dans le sein de l'Amitié, & c'est chez un Ami vertueux & tranquile, qu'elle trouve des conseils, qu'elle n'étoit plus à même de se donner: Ils l'éclairent & quelquefois la font rentrer dans le chemin de la Raison.

Mais ai-je attendu que ma chère *Soucty* me dit que j'aimois *Betford* pour le savoir?

Non. Mon Cœur ne me Fa que trop appris. Je l'aime donc & je l'avoüe. Ah! j'ai plus fait; je le lui ai avoué: Pouvois je m'en défendre! *Souçti* me blamera-t-elle? Du moins elle m'excusera: Revenons donc à cette journée, où la funeste curiosité de *Fani* acheva de séduire mon Cœur. A peine avois-je fini mon Epitre, qu'on m'appella pour le diner. Jamais je ne crû trouver la force de descendre; mes jambes plioient sous moi; j'étois pâle & émue. *Miladi* crû que j'avois mal; son amitié s'en alarma: Qu'avés vous, chère *Charlotte*, me dit elle, en me prenant les mains? Je baifai la sienne; j'avois le Cœur ferré. *Betford* s'aprocha: Avés vous mal, Mis? Ses yeux étoient alarmés; je le regardai & la rougeur la plus vive couvrit mon visage. *Miladi* sourit & on se mit à table. *Fany* y fut charmante; l'assurance d'être aimée du Vicomte lui donoit une vivacité, qui ajoutoit à ses Charmes: *Betford* étoit fort sérieux.

La Journée étoit si belle, que *Fany* proposa un tour de promenade; je l'accompagnai; *Staford* & *Betford* suivirent. Le dessein de *Fany* étoit d'avoir un tête à tête avec son Lord; il faut, me dit-elle à l'oreille, qu'il se déclare: Je n'étois point fachée d'être seule avec *Betford*; décidée de me découvrir, nous fumes bientôt séparés. *Fany*

marchoit fort vite; je feignis d'être lasse. Laissons les courir, dis-je, en m'affésant dans un Cabinet, peut être nous leur rendrons Service.

Ah! reprit le Comte, en se plaçant à côté de moi, ils m'en rendent un à moi. Dans 4. jours, il faudra se déclarer, & je ne puis apprendre, si je dois craindre ou espérer. Il me prit la main; j'étois trop émue pour répondre.

Sera ce toujours, continua-t-il, en la baissant respectueusement, par des soupirs & ce silence embarrassé, que *Mis W.* me répondra, lors que je la presse de me rendre heureux? Si mes soins, mon ardeur, n'ont pu, adorable *Mis*, obtenir votre Cœur, si ce Cœur est à un autre, que du moins, j'obtiens votre Confiance; est ce un prix trop grand pour mes Sentimens?

Non, Lord, repris-je, en voulant retirer ma main, vous mérites plus; vos Vertus ont toute mon Estime. . . . Que je la priferois cette estime, (il reprit ma main,) que je me glorifierois, si la Femme la plus admirable de l'Univers daigne m'en croire digne; mais si je l'avois, ne m'ouvririez vous pas votre Cœur; verrai je toujours votre méfiance combattre l'aimable candeur de votre Caractère? Non, *Mis*, vous me faites tort; rien n'a pu vous persuader de

mes Sentimens. Il me regardoit ; que d'amour étoit peint dans ses yeux ; ils versèrent dans mon sein un trouble délicieux ; mon Ame, trop séduite pour s'en défendre, s'y livroit avec volupté.

Vous ne me dites plus rien, vous soupirés. Ah ! de grace, aprenés moi mon fort. Quoi ! L'amour le plus respectueux, le plus tendre n'auroit pas seulement pû obtenir vôtre amitié ! Est ce trop demander ?

Il tenoit toujourns ma main, qu'en gesticulant il portoit à son Cœur. Je sentoiss qu'il batoit. Milord dis-je enfin, en m'éforçant de me remettre, vous seriés injuste de douter que je ne vous aie rendu justice : Peut être l'ai je fait trop, & si vos qualités m'avoient moins frapée, je n'aurois pas été si embarassée à vous aprendre un secret, qui coute à mon Cœur, quel éfet qu'il fasse sur le vôtre.

Quel qu'il soit ce secret, j'en regarderai la Confidnce come une faveur ; peut être qu'il décidera du malheur de ma vie, mais du moins je saurai que Mis W. m'estime & . . . Laisés le nom de Mis W. repris-je d'une voix basse, je ne veux plus vous tromper ; je ne me pardonnerai point d'avoir aidé à ce déguisement, si je n'étois sûre, que sachant le desir que vôtre Père a, que vous vous atachiés à la Fille du Lord W.

vous finirés de me parler d'une tendresse, qui n'est pas faite pour moi ; j'ose cependant vous demander la continuation de vôtre estime ; ma fatale condescendance au badinage de *Fany* m'en priveroit elle ?

Ces dernières paroles furent dites d'un air trop tendre ; mais acoutumée à ne jamais laisser parler que mon Ame, elle se peignit toute dans mes yeux. Vous priver de mon estime, reprit le Lord, qui n'avoit que trop lû dans mes regards, cesser de vous aimer ! Me méprisés vous assez pour croire que c'est d'un Nom que je suis épris. Non, Mis, c'est vous que j'aime & qui que vous sois, j'adorerai toujours les Qualités charmantes, qui vous sont propres & que rien ne sauroit changer. Oui je le jure à vos genoux (il s'y jetta en éfet) au nom de vos Vertus, que je ne ferai jamais qu'à vous.

Si la haine n'a pas prévenu vôtre Cœur contre moi, relevés vous, Milord ; si l'on nous surprenoit. . . .

Non, Mis ; dites moi prémièrement si je suis hait ou si un Rival est préféré ?

Non, Milord ! Non ! Je ne vous hais point & mon Cœur. . . .

Achevés s'écria-t il, se levant & prenant ma main avec transport, vôtre Cœur. . . .

(Il serroit ma main contre ses Lèvres,)

seroit à vous *Betford*, s'il dépendoit de lui.

Que cet aveu enchantâ mon Amant ; ma plume ne sauroit peindre des transports , que je partageois trop pour pouvoir les décrire ; mais qu'ils se changèrent en de tendres plaintes , lorsque je lui appris que je ne pouvois être à lui. Je ne déguisai rien ; après lui avoir dit que je l'aimois , mon Cœur sembloit lui être ouvert.

Vôtre Père , me dit-il enfin , d'un air qui peignoit sa tristesse , ne consentira jamais à vôtre union avec *Dumont* ; vous voyés qu'il veut vous traiter come sa véritable Fille , & vous mérités bien ce titre.

Permettés moi de continuer des soins qui vous afranchirons d'autres persécutions ; permettés moi de me flater d'être aimé de la plus admirable des Femmes ; jamais je ne m'oposerai à vôtre résolution , elle augmente mon amour. Oui , *Séty* , les sermens sont sacrés ; rien ne peut nous en dégager & tant que l'heureux Fils de *Mistris Blère* ne sera pas engagé ailleurs , ma *Séty* ne peut prendre d'autre lien ; cruelle raison , qui me dicte mou arêt. Faut il que le plaisir de voir justifier mon penchant , soit troublé par l'assurance de perdre à jamais cette même Femme , qui en faisant le malheur de ma vie , me prouve qu'elle étoit seule capable de faire mon bonheur. Plaignés moi,

Mis , & que vôtre amitié diminue ma peine.

Il tenoit toujours ma main & la ferroit d'un air tendre ; ses yeux peignoient la douleur ; sa voix étoit celle d'un Home pénétré ; je pleurai.

Oui , je vous plains , Milord , lui dis je , en serrant involontairement sa main , & puis je ne pas le faire , lorsque mon Cœur partage vôtre douleur ; vous seul auriés fait son bonheur , & si une loi cruelle m'empêche d'être à vous , rien ne pourra empêcher ce Cœur de vous rendre toujours justice.

J'en avois trop dit ; les transports de *Betford* me l'aprirent. Ils étoient si vifs , si émus , que malgré ma Vertu & la Raison de mon Amant je començois à craindre ma foiblesse. Je m'arrachai au délire de mes sens & m'avançai vers l'allée , où j'avois vû aller *Fany* , où à travers la Fenêtre je vis *Staford* à ses pieds , qui lui baisoit les mains avec transport. Vous serés donc à moi , lui disoit il , & vôtre Cœur l'a toujours été ! Non , rien ne peut augmenter mon bonheur. Amitié , Fierté ; bagatelles vis à vis de l'Amour , tout doit lui céder ; oui tout cède à l'amour que j'ai pour vous ; répétés encore *Fany* , que vous m'aimés.

Le répéter , répondit *Fany* , d'un air plus séduisant que tendre ; vous ais je jamais fait cet aveu ? J'ai dit que je ne vous haïssois point

& que mais je n'en ai que trop dit, ajouta-t-elle , en couvrant son visage d'une main charmante. Pourquoi, reprit *Staford*, se saisissant de cette main , qu'il baisa avec volupté? Peut on jamais trop dire à un Home qui est tout à vous ?

Et bien reprit elle , en fouriant , lorsque je serai aussi toute à vous , mon Cœur vous dira come il vous aime.

Puis-je trop , dit *Staford*, avancer ce moment? Dès aujourd'hui je parlerai à Milord , & s'il le faut ce sera dans la mort de *Glaston* que je chercherai un titre pour vous obtenir.

Dans cet instant, ils nous aperçurent ; mais ce ne fut que pour nous apprendre , qu'ils avoient décidé du sort du pauvre *Glaston* ; *Fani* avoit l'air comblée & *Staford* triomphant ; mais ni dans leur yeux , ni dans leurs propos, je n'y trouvois point cette expression de sentiment de mon Amant ; la vanité seule sembloit parler chez eux ; tous les deux paroissoient plus flatés d'avoir plu , que charmés d'être aimés.

Nous rentrâmes dans une disposition d'esprit bien différente. *Fani* parla le soir même au pauvre *Glaston* ; son désespoir l'émût ; il falut que ce malheureux Amant demanda lui même sa démission à Milord W. qui s'étant flaté que le Vicomte étoit épris de

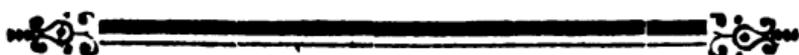
Charlotte fut fâché de voir qu'il s'étoit trompé ; mais toujours bon Père , son amitié pour *Fani* le fit consentir à tout , à la première demande de *Staford*. La voilà bien heureuse , mon malheur sera diminué , si elle l'est toujours. On ne peut bien concevoir le caractère du Vicomte ; il jouoit le sentiment , mais un air de réserve & quelques traits m'ont fait soupçonner qu'il ne paroit que ce qu'il veut.

Les deux jours s'écouloient ; Milord fit venir *Betford* & lui demanda ce qu'il pensoit de sa Fille , & s'il étoit dans l'idée qu'on dût signer les Cotracts ? Oui dit *Betford* , en me prenant par la main ; voilà l'Epouse que je choisis ; son nom ne sauroit rien faire à mes sentimens & qu'elle soit *Mis W.* ou *Mis Looly*, je jure devant vous, que je ne m'unirai jamais qu'avec elle.

Charlotte, déjà désespérée de voir que sa Sœur lui avoit enlevé *Staford* espéroit encore à *Betford*, & bien dit-elle, Milord, avec son petit air de travers, il faut cesser de vous tromper ; c'est moi qui suis la Fille de Milord *W.* celle qui vous étoit destinée par votre Père : Je voulois ne rien devoir qu'à vous même, mais je m'aperçois que ce déguisement ma été aussi funeste, que celui de ce jeune *Romain*, qui s'habilla en Femme
pour

pour voir les mystères secrets de la bonne Déesse.

Quelque nom que vous priés Mis W. lui répondit *Betford* d'un air poli, vous pouvez être sûre de la justice, qu'on vous rendra, & quel nom qu'auroit eû Mis *Séty*, mon Cœur se seroit toujours décidé en sa faveur; mon Père a voulu faire mon bonheur, en me destinant une aussi charmante Epouse, mais je n'en étois pas digne & c'est pour me punir, que les Dieux m'ont fait atacher à Mis *Looly*.



LET T R E

*A Mr. F*****. Ministre du St. Evangile, en lui adressant une Epître sur la Poésie.*

Vous savés, *Monsieur*, que je fis cette Epître, il y a quelques Années & que, connoissant vos lumières & votre goût pour la Poésie, je me fis un plaisir de vous l'adresser. Vous futes témoin de la Conversation qui l'occasionna: Quelques Persones de Lettres se trouvoient chez moi, & l'on raisonoit sur les Sciences. Un jeune Savant [parût surpris, que vous plaçassiez la Poésie au nombre des Arts utiles, lui, qui ne la regar-

doit, tout au plus, que come un Art agréable & amusant. Vous en prites généreusement la défense, quoi que vous sachiez beaucoup plus que mesurer des syllabes & assembler des rimes ; ce qui n'est proprement que le mécanisme de la Poésie, & une espèce d'ornement dont elle peut se passer, La Conversation s'échauffa. Je me rapellai que j'avois lû quelque part, un Eloge de la Poésie, dont je citai même sept ou huit Vers, que j'ai employé dans cette Epitre, soit par paresse, soit que j'aie désespéré de faire mieux. Mais la meilleure Apologie de la Poésie, ce sont les Vers de nos illustres Poètes, si remplis de grands sentimens, & de sublimes Vérités : Ce qui ne manifeste pas moins leur amour pour la Vertu, que leur Génie & leurs Connoissances. Come vous marchés sur leurs traces, j'espère que vous accepterés ce foible témoignage de mon amitié, & de mon estime.





E P I T R E

Sur la Poësie.

F***. vous favés qu'on doit à l'art des Vers
 Les sublimes leçons que reçût l'Univers
 Quand les Muses jadis, par de sacrés Cantiques,
 Célébrèrent de Dieu les Oeuvres magnifiques.
 Leurs sons réunissant les premiers Citoyens
 De la Société formèrent les liens ;
 Les tirans d'un état & honteux & sauvage,
 Des Sciences, des Arts, leur aprirent l'usage.
 Combien de fois peignant les hauts Fâits des Héros
 Ont elles, par leurs Chants, égalé leurs travaux,
 Et traçant à nos yeux leurs Vertus & leur gloire
 Dans les Fastes du Tems illustré leur mémoire.
 Un Philosophe obscur, un subtil Orateur
 Peuvent-ils de leur vol atéindre la hauteur ?
 Que *Newton*, *Dalembert*, dans leur calcul immense
 De la Terre & du Ciel mesurent la distance,
 Soumettant l'Univers à leur hardi Compas,
 Dans le sombre Infini qu'ils conduisent nos pas ;
 Je recule à l'aspect de la vaste carrière
 Où leurs regards perçans ont porté la lumière ?
 Dois-je, du Créateur Confident indiscret
 Pour illustrer mon Nom dérober le secret ?
 Jadore avec respect l'Auteur de la Nature

Mais on ne voit de lui qu'une foible peinture.
 Sa Bonté, sa Grandeur brillent de toutes parts.
 Mais qui pourroit de Dieu soutenir les regards !
 Cet Astre lumineux se cache sous la Nüë ;
 Pour ne pas ofenser nôtre débile vüe.

Ranimant les Humains, de moleffe abatus,
 Les Muses dans leurs Cœurs font germer les Vertus ;
 Et leurs sublimes sons, en charmant les Oreilles,
 De ce vaste Univers étalent les Merveilles :
 Leur vüe embrasse tout, leur vol audacieux
 De ce sombre séjour s'élançe jusqu'aux Cieux ;
 Et dans des Vers nombreux qu'enfante le Génie,
 Tout prend du sentiment, des graces, de la vie.
 Dans les petits sujets, leger & délicat,
 Il fait prêter aux grands, du nerf, & de l'éclat.
 Et sur le choix des Mots, jamais embarassée,
 Sa plume, d'un seul trait exprime une pensée.
 La Raïson a besoin du secours des beaux Vers,
 Pour former nôtre goût, corriger nos travers ;
 De ces brillantes Fleurs que produit le Permesse,
 Pour orner nôtre Esprit se pare la Sageffe,
 Oui, cet Art si divin, ces attraits enchanteurs
 N'ont pour unique objet que d'adoucir nos Mœurs.
 C'est ainsi que jadis, *Apollon* & les Sages
 Tracèrent nos devoirs, sous de vives Images ;
 Et que, pour inculquer leurs Maximes, leurs Loix,
 Des *Muses*, les Mortels empruntèrent la voix,
 L'auguste Vérité nous paroît plus aimable,

En daignant se parer des attraits de la Fable :
 Ce modeste ornement lui prête un nouveau prix ,
 Elle charme les Cœurs , pour gagner les Esprits.
 Chaque trait de Pinceau se grave en la Memoire
 En consacre les Faits beaucoup mieux que l'Histoire.

Les Muses dans les Champs que leurs mains ont produits ,
 Avec d'aimables fleurs font naitre de beaux Fruits.
 Proscrivant des plaisirs la coupable licence ,
 Elles nous font aimer la Paix & l'Innocence.
 Pour mieux nous éclairer te prêtant leur Flambeau
 Sageffe , ton éclat est plus vif & plus beau.
 Tu fais éclore en nous , à l'aide de leurs flames,
 Ces germes de grandeur que renfermoient nos Ames.
 C'est ainsi que *David* , rempli d'un feu divin ,
 Chante de l'Eternel le Pouvoir souverain ;
 Nous montre l'Univers lui rendant ses hommages ,
 Et le Neant forcé d'enfanter des Ouvrages.
 Au gré de mes souhaits , Muse , ouvre ce trésor ,
 Que préfère mon Cœur au vain éclat de l'or.
 Vous me verés toujours à vos ordres docile ,
 Régler sur vos leçons , & mon goût , & mon stile
 Pour vous , cher F*** qui de la vérité
 Allés nous exposer la grandeur , la beauté ,
 Et qui , rempli du feu d'une noble Eloquence ,
 Devés de la Vertu nous montrer l'excellence ,
 Instruit par leurs leçons , comblés de leurs faveurs ,
 Souvenés vous toujours que les Muses sont Sœurs.
 Ne méprisés jamais cet Art noble & sublime :

Dangereux quelquefois.... Hâ que jamais le Crime
 Musée, que je chéris ne fouille vos accens.
 Que l'aimable Vertu fois l'ame de vos Chants.
 Rendons lui dans nos Vers un hommage sincère
 Et que toujours cet Art soit d'instruire & de plaire.

V E R S

Sur la mort de M. de FONTENELLE.

DES Muses, des Amours, à l'envi regretté
 FONTENELLE est enfin sur les bords du *Letbé*.
 Mais s'il perd la mémoire, en traversant son onde,
 On gardera longtems la fienne dans ce Monde.
 Qui jamais eût plus droit à l'Immortalité ?
 De ses ingénieux & doctes Nécrologes (*)
 Cent Noms sont en chemin pour la Postérité :
 Nul autre, sans blesser l'auguste Vérité,
 N'a peut être plus fait de diférens éloges,
 Et personne avant lui n'en a tant mérité.

L O G O G R I P H E.

J'adis affrontant les hazards
 J'étois dans les Combats aux dessus des *Césars*.
 Mon aspect ébranloit le plus ferme courage
 Et la Mort devant moi voloit de toutes parts.

(*) *Livre où l'on écrit la date de la mort des Personnes illustres.*

Mais bientôt lasse de carnage,
 J'abandonnai *Mars* pour l'Amour.

Mon sort moins éclatant me charma d'avantage
 Et je devins l'ornement de sa Cour.

Philis à ses apas me trouva nécessaire :

A ses goûts différens il falut me plier ;

Il me falut souffrir ; en pareil cas , que faire ?

Il en coute toujours , Lecteur , à qui veut plaire ;

C'est un point qu'on ne peut nier.

Enfin j'ai plû. *Philis* un peu Coquette ,

Ne trouve pas sans moi , sa parure complete :

Je lui rens l'air plus libre , plus piquant ,

Et toujours elle m'acomode

Au gré de son Amant.

Bref, par ce trait , Lecteur , juge de mon talent ,

J'ai mille Ans tout au moins, & suis encore de Mode.

Mais il faut t'oter d'embaras :

Décompose mon être & tu me connoistras ;

Divise , compasse , mesure ,

J'offrirai d'abord à tes yeux

Ce qui souvent embélit la Nature ;

Le seul Bien que de ses Aïeux

Reçoit par fois un Gentilhomme ;

Ce qui du Souverain de Rome

Couvre le Front majestueux.

N'en est-ce point assés ? Cherche ; je t'offre encore

Ce qui charme en *Philis* , ce qui fait qu'on l'adore ,

Et mieux que tous les vains apprêts ,

Done du Lustre à ses Atraits.

Une Déesse à nous perdre obstinée ;

Ce que cache avec soin Coquette surannée ;

Une Saison , un Elément

Sensible aux feux d'un tendre Amant.

Ce que réserve Amour à l'insensible *Jole*.

Mais c'en est trop , sur ma parole.

Je me tais : Tu dois me favoir.

Ami Lecteur , jusqu'au revoir.

SOURCE est le Mot du Logogriphe du Mois
dernier.

T A B L E.

P lainte de la Paix.	131
Aux Editeurs.	172
Discours sur cette Question , Le Bonheur est-il plus comun chez les Grandes que chez les Petits !	173
Discours ou Réflexions mêlées , sur les avantages de l'Education.	189
Sur l'Inégalité des Conditions.	200
Remontrances du Parlement de Toulouse.	215
Mémoires de Séty.	233
Lettre à M. F*****. Ministre du St. Evangile en lui adressant une Epitre sur la Poësie.	249
Epitre sur la Poësie.	251
Vers sur la mort de Mr. de Fontenelle.	254
Logogriphe.	254

